3 1761 07873131 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marthepiceenqu00kist

MARTHE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris sur le « Nouveau Théâtre », le 28 mars 1899.

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Lit de Cabot, *roman*. 8e édition . . . . . 1 vol.
... Mon Amant! *roman*. 4e édition. . . . . 1 —
Par les Femmes, *roman*. 4e édition . . . . . 1 —
Les Amants romanesques, *roman*. 11e édition. . . . . 1 —
La Confession d'un autre Enfant du siècle, *roman*. 4e édition. . . . . 1 —
L'Illégitime, *roman d'une femme*. 20e édition . . . . . 1 —
Mandolinettes parisiennes, *poésies*. (Épuisé.) . . . . . 1 —
L'Amour à nu, *contes et nouvelles*. 4e édition. . . . . 1 —
Confidences de Femmes, *sous le pseudonyme de « Janine »*. 4e édition. . . . . 1 —
Chères Pécheresses, *contes et nouvelles*. 4e édition. . . 1 —
Lueurs d'Orient, *voyages*. 4e édition. (*Illustré.*) . . . . 1 —
Les Heures Suprêmes, 5e édition. . . . . 1 —
Le Roman de Volupté (prochainement.) . . . . . 1 —

THÉATRE

Pierrot amoureux, *1 acte en vers*. (Bruxelles. Théâtre Molière.) — **Morale du Siècle**, *1 acte en vers*. (Bruxelles, Théâtre du Parc.) — **Idylle nocturne**, *1 acte en vers*. (Bruxelles, Alcazar Royal.) — **Accroche-Cœurs**, *1 acte en vers*. (Paris. Nouveau-Théâtre.) . . . . . 4 plaq.
L'Amour en jaune, *comédie en 3 actes*. (Bruxelles, Théâtre du Parc.). . . . . 1 vol.
Le ménage Quinquet, *comédie en 2 actes*. (Paris, Nouveau-Théâtre.) . . . . . 1 plaq.
Marthe, *pièce en 4 actes*. (Paris Nouveau Théâtre). . . 1 vol.
Dent pour Dent, *1 acte*. (Paris, Nouveau Théâtre). . 1 plaq.

EN PRÉPARATION

Les trois Villes passionnelles :
Monaco, le jeu, *roman*. . . . . 1 vol.
Venise, l'amour, *roman* . . . . . 1 —
Le Caire, l'ivresse, *roman*. . . . . 1 —

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HENRY KISTEMAECKERS

Marthe

PIÈCE EN QUATRE ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS
SUR LE « NOUVEAU THÉATRE »,
LE 28 MARS 1899

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2621
I713

PERSONNAGES.	DISTRIBUTION :
GEORGES D'ESPAR.	MM. Jean Kemn.
LE MARQUIS D'AIGUEROSE . . .	Hervouet.
LA BERRONNIÈRE, membre de l'Automobile-Club	Bour.
TEXIER, homme d'affaires . . .	Germain.
VALDON	Angély.
LE DOCTEUR BARRÈDE.	Jehan Adès.
GILEQUAIN, littérateur	Rouland.
Domestiques.	
MARTHE D'AIGUEROSE.	Mmes Jane Myriell
Mme AIMÉE DE LA BERRONNIÈRE, directrice de *la Lutte*.	Henriette Plet.
Mme VALDON	Barbieri.
Mme DES SAULES	Brocat.
CLAIRE, femme de chambre de la marquise	Klary.

LIBRARY
NOV 24 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

La scène se passe à Paris. puis dans le Midi, de nos jours.

Pour la mise en scène, s'adresser à l'auteur, 54, rue Rennequin, Paris.

GRAINS DE VÉRITÉ

POUR PIMENTER, DEVERS « MARTHE »

un court avant-propos (à la Dumas, évidemment!)

« ... Quant à ce qu'ils peuvent penser ou
» dire de moi, je m'en soucie comme du
» sable qui s'attache à mes pieds. Je tâche
» d'être quelque chose, et lorsqu'on bâtit un
» monument, on s'inquiète peu de ce que
» les effrontés écrivent sur les barrières. »

H. DE BALZAC.

I

Cette pièce, avec ses nombreux défauts et — l'épreuve du public, souverain juge en ces matières, autorise mon immodestie — ses qualités

assez notables, cette pièce présente par-dessus tout ceci de particulièrement original : qu'au gré de la critique, dont elle a essuyé les foudres, elle résume une grosse partie de la littérature française en ces dix derniers lustres.

Plagiat, réminiscence ou simplement rencontre, voici, en effet, la liste des écrivains morts ou vifs qui, selon mes juges, auraient étrangement communié dans la gestation de *Marthe :*

Madame de Staël (*Temps,* 3 avril).
Dennery (*Gaulois*, 30 mars).
Villiers de l'Isle-Adam (*Journal*, 29 mars).
Dumas, père (*Revue Hebdomadaire,* 8 avril).
Dumas, fils (*Aurore*, 29 mars).
Maquet (*Journal du Peuple*, 31 mars).
Xavier de Montépin (*Liberté*, 29 mars).
Henry Lavedan (*Soir*, 30 mars).
Gustave Aimard (*Gironde,* 30 mars).
George Sand (*Petit Dauphinois*, 30 mars).
Fenimore Cooper (*Journal du Mans*, 31 mars).
Lord Byron (*Pays*, 6 avril).

Augier (*Chronique*, 31 mars).

Octave Feuillet (*Paris*, 3 avril).

Ponson du Terrail (*Petit Moniteur Universel*, 30 mars).

Gaboriau (*idem*).

Hervieu (*Temps*, 3 avril).

Alfred de Musset (*Pays*, 6 avril).

Anicet (*Journal du Peuple*, 31 mars).

Bouchardy (*idem*).

Georges Ohnet (*Débats*, 30 mars).

Pierre de Courcelle (*Soleil*, 29 mars).

Théodore Barrière (*Journal*, 29 mars).

Scribe (*Temps*, 3 avril).

Eugène Suë (*Journal*, 17 avril).

Quelle que soit mon humilité, il faut bien m'adjoindre, ne fût-ce qu'au titre de copiste, à cette effarante nomenclature. Soit : vingt-six auteurs pour une seule pièce. Encore en est-il d'oubliés, dont on cita les œuvres, à défaut du nom. Jugez-en par les nobles enseignes invoquées à propos de *Marthe :*

Les dernières Cartouches, — *L'Ami des Femmes*, — *Le Gendre de Monsieur Poirier*, — *Lara*, —

L'Étrangère, — Chamillac, — Diane de Lys, — La Loi de l'Homme, — Le Vieux Marcheur, — Antony, — Markariantz, — La Princesse Georges, — Trente ans de la vie d'un Joueur, — Hernani, — Les Tenailles, — La Femme de Claude, — Les Fossiles, — La Princesse de Bagdad, — Don Juan (lequel?), *— La Dame aux Camélias, — Amoureuse, — Le Lys Rouge, — etc., etc...*

J'en passe, et non des moindres.
Ajoutons donc à la liste :

Victor Hugo.
Georges de Porto-Riche.
François de Curel.
Anatole France.

Enfin, l'auteur de ce « Don Juan » qui présente, après tant d'autres, des affinités coupables avec *mes* quatre actes.

Au total, trente-et-un écrivains, d'aucuns immenses, trente-et-un écrivains de toutes maîtrises, de tous rêves, de toutes littératures, de toutes philosophies et de toutes époques,

ont spéculé, paraît-il, pour l'édification des pages qu'on va lire. Excusez du peu ! C'est la première fois, je pense, que les peuples ébahis assistèrent à pareil effort.

Il semblerait, *a priori,* que les comices avérés de tant de gloires disparates et de génies ennemis eussent dû produire un monument unique, la Pièce-Française, et ce n'eût pas été pour moi un mince honneur d'être le greffier d'une aussi miraculeuse délibération.

Mais détrompez-vous aussitôt. Cette *Marthe* où, la critique en fait le serment, s'affirment avec plus ou moins de bonheur la hautaine grandiloquence de Villiers de l'Isle-Adam, le génial romantisme d'Hugo, la contexture de Dumas, le « faire » de Scribe, le sentimentalisme douceâtre de madame de Staël, la tranchante logique d'Hervieu, la friperie de Dennery, le sourire amer de Porto-Riche, l'américanisme d'Aymard et les mots d'Augier, — cette *Marthe,* accusée d'inspirations si peu négligeables, est aussi convaincue, par la majorité d'un même Sénat, de « vulgarité » — de

naïveté » — d' « imbécillité » — de « banalité », — en somme, d' « absolue nullité ».

Perplexité !

II

Les profanes demeureraient sidérés devant la solution d'un problème aussi étrange et s'évanouiraient à la pensée de concilier tant d'honneur et tant d'indignité. Mais pour ceux — je suis, hélas! de ces derniers — qui ont subi depuis au moins dix ans les mœurs littéraires, l'horrifique énigme n'est qu'un jeu d'enfant. Tous les professionnels en connaissent le mot.

« Marthe » est le premier de mes ouvrages dramatiques imposé par une représentation régulière au jugement de la Presse.

Or la Presse pardonne tout à un homme de théâtre, sauf, — à moins qu'il soit fortuné, — son *début*.

Le mot, c'est *début*.

III

Qu'a-t-il donc, ce mot, ce mot timide, cet humble mot, qu'a-t-il donc en soi de magique, pour provoquer tant d'indignations, de fureurs et d'anathèmes ?

Pourquoi ce mot, qui semblerait devoir en aimanter un autre : *indulgence*, a-t-il au contraire le don néfaste de précipiter le sarcasme le plus désorbité, d'allumer les plus rouges colères, et d'inspirer les plus ineffables sottises à des êtres presque toujours non dénués d'intelligence ?

L'explication est simple : *Début* signifie avant tout : production.

Ensuite, il appelle immédiatement la pensée de *carrière*, qui précède celle *d'avenir*. Puis encore, il suppose *effort*, et il n'est pas d'exemple qu'un effort continué n'aboutisse point au *succès*. Enfin, le succès, au Théâtre, s'accompagne, tôt ou tard, d'*argent*.

Production, carrière, avenir, effort, succès,

argent (argent surtout dans un monde essentiellement vénal) — autant de coups de poignard pour cette caste littéraire qui s'appelle La Critique. Caste déroutante et bâtarde, composée d'éléments hétéroclites, où (décompte fait de quelques rares écrivains, poètes, dramaturges ou romanciers eux-mêmes, producteurs eux-mêmes, donc hors cause) se retranche le ramassis féroce des pauvres hères qui, vieillards, n'ont jamais connu, ou, adolescents, ne connaîtront jamais, hélas! ce qu'expriment les vocables précités.

IV

Outre cette hostilité courante, escorte accoutumée de tout auteur dramatique, et qui n'avait pour moi rien de personnel, *Marthe* avait contre elle une chose impardonnable : sa « publicité, » autre mot cruel pour les « tousseurs (1) » de répétitions générales.

(1) Tousseurs. — S. M. Ne s'emploie qu'au pluriel. — Gens de lettres et d'autres choses, affligés d'un catharre

Car, écrite pour madame Sarah Bernhardt et reçue d'enthousiasme par elle, *Marthe,* — on s'en souvient — avait été répétée activement par la grande tragédienne, et celle-ci, dans nombre d'interviews et de communiqués à la presse, avait dit bien haut ses sentiments pour un ouvrage avec lequel — la première étant fixée aux environs du 15 février — elle comptait bien finir une saison théâtrale échéant fin juin (1). C'était prophétiser à *Marthe* le chiffre honorable de cent trente représentations. A lui seul, l'honneur d'une telle prophétie, tombée de lèvres aussi prestigieuses, écrasait d'avance les moindres holocaustes se préparant dans l'ombre. (Ne suffisait-il, par exemple, à me consoler — si tant est que j'en eusse pu gémir

particulier dont les bruyantes quintes ne se manifestent qu'au cours des répétitions générales et des « premières », — aux *effets* de la pièce. Ces quintes ont pour but — souvent atteint — d'agacer les spectateurs et de couvrir la voix des artistes. Bien menées, elles annihilent parfois l'émotion de toute une scène. Les *tousseurs* habiles se recrutent surtout parmi les gens de quarante à cinquante ans, qui écrivent dans les revues de jeunes.

(1) Interview de madame Sarah Bernhardt par M. Jules Huret, dans le *Figaro*.

— du dédaigneux courroux affiché par M. Lucien Muhlfeld, pauvre petit jeune homme à la moustache soignée et au front pâle, qui a déjà beaucoup souffert de voir travailler les autres ; auquel l'ironie suppliciante du destin infligea le contraste humiliant d'une parenté — combien lointaine de toute littérature ! — avec le plus puissant écrivain de cette génération : Paul Adam ; et dont toute la tendance critique s'affirme dans le titre de son unique livre : *Le mauvais désir*, — rubrique de sa vie.)

Mais, on le sait aussi, il y eut, pour défrayer la chronique au sujet de *Marthe*, mieux que sa réception par madame Sarah Bernhardt, mieux que l'estime de l'admirable artiste pour cette pièce. Il y eut mon parti, aussi énergiquement tenu qu'il avait été pris, de retirer *Marthe* à madame Sarah Bernhardt, son tour de représentation n'ayant pas été respecté. Je m'étais résolu à cet audacieux éclat par impatience — car l'immobilité m'insupporte — et surtout pour ne pas ajouter un précédent fâcheux à ceux qui militent déjà contre les écri-

vains dramatiques, trop souvent lésés par les directions théâtrales. Contre mes intérêts, je défendais par l'action un principe cher à la Société des Auteurs. La chose fit grand bruit à cause de ces tendances mêmes. Il s'ensuivit qu'une fois de plus on parla beaucoup de *Marthe*. C'en était trop. L'éreintement, dès lors, s'annonçait orageux. Il le fut.

V

Un orage ? Mais non un cyclone ! Ce fut un débordement d'outrages, un délire de mauvaise foi, une curée à l'assassinat tout à fait disproportionnés, Dieu merci ! avec l'importance de cette pauvre *Marthe*, dont l'unique prétention était d'exprimer *théâtralement* un peu de légende, un peu de tendresse, un peu d'énergie, quelques pensées de sagesse, de justice et de pitié, tout en divertissant ceux qui l'écoutent ; ce qui doit être d'abord — à mon sens — le but d'une œuvre *de théâtre*, et ce en quoi *Marthe* a réussi

déjà trente soirs de suite, à l'heure où je note ces ineffables souvenirs.

Ah ! parmi ces souvenirs, que de détails exquis, que d'hilarantes notations ! Pendant ma répétition générale, quelque négligeable folliculaire fut, dans les couloirs, retourné de deux gifles par un très jeune poète de talent, M. Jacques Richepin. Influence de deux gifles, reçues avec étonnement et timidité, sur l'impression d'une pièce en quatre actes ! Probablement sous la réminiscence d'une demi-gifle par acte, le dit folliculaire, obsédé par l'image de son agresseur, écrivit que ma pièce était « l'œuvre d'un adolescent farouche ». A-t-on plus d'à-propos ? — Un autre, correspondant d'un journal belge, n'ayant pu trouver un fauteuil hospitalier, prit gaillardement son parti : il s'installa devant un bock, dans la première brasserie venue, demanda « de quoi écrire » et, accouchant d'une critique sur *Marthe, dont il inventa l'action de toutes pièces*, il finit, après le récit d'une scène extravagante puisée dans sa propre imagination, sur ces

mots décisifs : « Cette scène a décidé de l'échec de la pièce ! »

Je vous jure que je n'invente rien. Et j'en ai mille de cette aune. De quoi égayer toute la vie du plus sombre hypocondriaque.

VI

L'aventure, on le voit, malgré ses minutes âpres — à cause d'elles-mêmes, peut-être ? — est plutôt joyeuse. En tous cas je la recommande, aux débutants de demain, comme la plus utile, la plus indispensable des épreuves. Elle vous fait voir, observer, remuer, toucher du doigt, tout une portion d'humanité que l'on prévoit seulement, sans la connaître, dans le silence optimiste du cabinet de travail. Elle est un tonique précieux pour la philosophie souriante dont il convient de s'armer si l'on veut « faire du théâtre » — et recommencer... Elle a des vertus miraculeuses de lumière et de divination, caractérise les haines et les amitiés qui vous entourent, désigne nommément les êtres

qu'il faut regarder vieillir, ceux qu'il faut regarder mourir et ceux que l'on verra pourrir. Elle ne vous enseigne pas moins à vous connaître vous-même, à vous assurer de votre âme et de vos muscles. Enfin, elle vous précipite dans un tel grouillis d'activités qu'il en surgit parfois la surprise d'une exceptionnelle et consolante rencontre. Cette heureuse surprise me fut réservée, à moi, dans la personne de M. Paul Franck. En lui dédiant cette *Marthe* qu'il a si vaillamment entourée de ses soins, j'en veux dire ce que je pense, car cet artiste est *un homme*. L'espèce s'en fait rare. Et il faut saluer ceux qu'on rencontre aux relais espacés de notre veulerie.

VII

Je suis heureux de pouvoir saluer celui-ci, d'autant que l'indifférence préméditée des mœurs littéraires s'appliqua davantage à ne pas lui rendre ce qui lui est dû. J'écris donc ces dernières lignes avec joie, parce qu'elles me

sont triplement inspirées par de l'estime, de la reconnaissance et de la justice. Estime pour un être d'énergie surprenante et d'irréductible combativité ; reconnaissance pour le directeur qui, nettement éclairé *d'avance* sur l'hostilité toute confraternelle entourant, de parti pris, mon œuvre, risqua passionnément ses deniers et ses efforts au profit de cette œuvre, parce qu'il l'aimait ; justice pour le travailleur épris d'art qui, depuis six ans, dans l'ombre, a lutté vingt heures par jour pour la gloire des autres et, depuis six mois, s'est sacrifié corps et biens — jamais la locution ne fut de plus équitable propos — à une idée de beauté, hardie et fière autant qu'ingrate.

Paul Franck fut en effet, ce que l'on ignore, l'éminence grise, sinon l'inspirateur des samedis poétiques de l'Odéon, devenus les samedis poétiques du théâtre Sarah-Bernhardt. Il est aussi, ce que l'on sait, le directeur, le fondateur, peut-on dire, du seul théâtre à la fois littéraire et populaire de Paris, le Nouveau-Théâtre. La première de ces entreprises lui valut du

silence, la seconde, une levée de boucliers. Entre les deux, il prêta son talent de comédien, — charme et finesse — à mainte création. L'ensemble de ces campagnes se solde par un bilan des plus parisiens : gratitude infiniment discrète des auteurs, approbation platonique des lettrés, évaporation d'une fortune. Jamais l'hommage des cent cinquante lignes qui vous consacrent citoyen du Boulevard, et qui s'accordent couramment au mauvais poète riche, à l'intrigant « amateur » de lettres, la dame patronnesse de philanthropie distinguée, l'écurie victorieuse, le veston bien porté ou le chourineur à la mode.

Pourquoi ? L'éternelle histoire. C'est que Paul Franck, artiste compliqué, dilettante inquiet, chercheur soucieux, est un homme simple. Il lui répugne de pénétrer le facile mystère des glorifications parisiennes. Les stations d'antichambre l'impatientent, non qu'elles meurtrissent son orgueil — il n'a que l'orgueil des belles choses — mais parce que « son travail l'attend » ! Il ignore les phrases d'avant-garde, les promesses fallacieuses, les spécula-

tions de mots, les marchandages à point nommé, les platitudes expertes, l'outillage habile et pervers des arrivistes. Il ne consentit jamais à jouer un acte dont l'unique valeur fût la signature d'un soiriste, ni à engager une artiste dont le talent procédât surtout de fornications savantes avec un critique influent. Paul Franck est un homme simple. Il a l'émotion simple des purs artistes aux minutes subtiles où un grain de rosserie ferait bien mieux l'affaire du monde qui le sollicite. Il ne répète pas les bons mots d'autrui, ne bave point sur des amis absents, dit ce qu'il pense, et dissimule un sourire triste au lieu d'affecter un regard distant. Paul Franck est un homme simple : il n'a point de sarcasme pour la Vérité, le Devoir, la Probité, un tas de vieilles belles ferrailles démodées qui sentent la moisissure des greniers de province, et que l'on « emboîterait » sur son théâtre après les caustiques « avant-premières » du café Napolitain. Du reste — est-ce assez monstrueux ! — il n'y va pas, au Napolitain ! Il n'y va pas, l'imbécile, et consacre

l'heure verte, l'heure suave où l'on déchire son prochain devant une symbolique absinthe, il consacre cette heure à lire des œuvres d'inconnus, qu'il sortira de la nuit.

A tant de défauts, heureusement peu communs, s'ajoute, je crois, une bonté ridicule, une bonté presque enfantine, si ingénûment évidente qu'au premier abord elle suggère la méfiance. Comment se peut-il faire que l'amertume des lendemains de bataille, la nausée des déceptions courantes, n'aient point corrodé, ne fût-ce qu'à fleur d'âme, ce familier des pires joutes, les joutes littéraires, où la franchise des combattants est telle que l'on n'y disqualifie même plus, par habitude ? Ne cherchons point : Paul Franck est un idéaliste. Son énergie, c'est de la foi. Il croit. Il croit à son étoile. Il croit à des forces supérieures à nous, et conscientes. Et c'est précisément dans la Bonté qu'il résume ces choses auxquelles il est fidèle par instinct et par volonté. Je vous dis que Paul Franck est un homme simple.

C'est parce qu'il est un homme simple qu'il

est *un homme*. Observez en effet que cette sincère image que j'en viens d'esquisser, n'appelle point de nom. Elle a, dans son voisinage avec de rares perfections, quelque chose d'impersonnel. Elle évoque de la pensée, de la création incessante, du labeur forcené, un effort remarquable, par le désir et par l'action, vers un idéal d'art, soutenu par un idéal d'humanité. Ce que j'aime, dans le jeune fondateur du Nouveau Théâtre, ce n'est point uniquement l'artiste qui, soit par création, soit par direction, réalise la Beauté projetée, — ce n'est point uniquement le « Beau Léandre » du *Capitaine Fracasse*, ni le directeur de *Rembrandt*, c'est l'homme, l'ouvrier viril et volontaire, qui se détourne des vanités et ne veut que le combat, qui sème pour l'avenir aux heures les plus troublées du présent, et dont la vie est assez hautaine pour être proposée comme un enseignement à ceux de sa génération.

Henry Kistemaeckers.

Paris, 25 avril 1899.

MARTHE

ACTE PREMIER

Un hall très élégant dans l'hôtel d'Aiguerose. Ce hall sépare les appartements du marquis et ceux de Marthe. Serre au fond, par laquelle on introduit. Portes latérales donnant, à droite chez d'Aiguerose, à gauche chez la marquise.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, GILEQUAIN, *puis* LA BERRONNIÈRE. *Assis sur un pouff, au lever du rideau Gilequain lit son journal, qu'il replie vivement en entendant une porte s'ouvrir. Un domestique entre, de gauche.*

LE DOMESTIQUE

Madame la marquise est en conférence avec le docteur, — elle en a pour une demi-heure encore.

GILEQUAIN

La marquise n'est pas blessée, n'est-ce pas ?

LE DOMESTIQUE

Non, monsieur.

GILEQUAIN

Elle recevra ?

LE DOMESTIQUE

Oui, monsieur.

GILEQUAIN

C'est bien. J'attendrai. (*Le domestique s'incline légèrement et sort. Gilequain déplie à nouveau son* Figaro *et va se remettre à sa lecture quand il voit entrer La Berronnière, en costume de « chauffeur* (1) », *gants blancs, casquette à la main.*)

GILEQUAIN, *allant à lui.*

Peste ! vous allez bien, vous !

LA BERRONNIÈRE

Pas mal, et vous-même ?

(1) Veste de cuir aux I^er^ et IV^e^ actes. Peau de bique aux II^e^ et III^e^.

GILEQUAIN

Je dis que vous en faites de belles !

LA BERRONNIÈRE

Moi ?

GILEQUAIN

Vous. N'est-ce pas vous qui êtes cause de l'accident ?

LA BERRONNIÈRE

Jamais de la vie ! C'est mon automobile !... Ou plutôt, ce sont les chevaux de madame d'Aiguerose. (*Gilequain le fixe, un peu ahuri.*) Certainement ! Pourquoi garde-t-elle des chevaux qui prennent peur devant les automobiles ? En voilà des sales bêtes !

GILEQUAIN

Pourquoi menez-vous une automobile qui fait peur aux chevaux ?

LA BERRONNIÈRE

Ce n'est pas la même chose. Voyons, vous ne pouvez pas nier que si certaines gens avaient la sagesse de ne pas sortir en voiture attelée, les chevaux ne s'emporteraient pas.

GILEQUAIN

... Plus mal.

LA BERRONNIÈRE

Ne discutons plus, je vois que vous êtes contre les autos.

GILEQUAIN

Non. Je suis pour les chevaux.

LA BERRONNIÈRE

Vous êtes un barbare, un malgache, un cannibal, un... (*Il cherche.*) un intellectuel !... Et le progrès ?

GILEQUAIN

Il pue.

LA BERRONNIÈRE

Pour ceux qui ne veulent pas marcher avec lui. L'odeur de l'essence n'affecte pas les humains qui roulent sur l'automobile, mais ceux qui s'obstinent à se servir de leurs pieds.

GILEQUAIN

Vous oubliez ceux qui n'ont pas autre chose à leur disposition.

LA BERRONNIÈRE

Ceux-là en flairent bien d'autres ! Parfum pour

parfum, j'aime mieux le pétrole. Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure ?

GILEQUAIN

Je vous admire. Et vous ? (*Il examine, railleur, le costume de la Berronnière. Récitant :*) Dans ce simple appareil... d'un chauffeur que l'on vient d'arracher...

LA BERRONNIÈRE

C'est le moins que je vienne prendre des nouvelles de cette pauvre marquise... Et vous ne me voyez pas conduisant mon teuf-teuf en redingote et chapeau de soie. J'aurais l'air d'un huissier. Le chauffeur qui se respecte doit avoir la tenue de l'emploi. Du reste, c'est tout à fait admis. Madame d'Aiguerose y est faite, et j'ai déjeuné dans cet uniforme chez la baronne des Saules, avant-hier.

GILEQUAIN

Oh ! la baronne des Saules ! Elle vous aurait reçu en costume de bains !

LA BERRONNIÈRE

Perdez donc l'habitude d'être rosse, sous prétexte qu'on vous appelle dans les gazettes le « jeune maître féministe ». Suzanne est une femme

charmante, du dernier moteur si vous voulez, mais...

GILEQUAIN

Vous l'appelez par son petit nom, à présent ?

LA BERRONNIÈRE

C'est plus court.

GILEQUAIN

Méfiance ! Vous savez que vous êtes chez d'Aiguerose, chauffeur actuel de la divine baronne... — pardon ! de son dernier moteur !

LA BERRONNIÈRE

Merci ! On voit bien que vous n'êtes pas de la maison depuis longtemps. Nous ne sommes pas chez d'Aiguerose.

GILEQUAIN

Bah !

LA BERRONNIÈRE

Nous sommes dans l'endroit neutre, la salle des Pas-Perdus. Chez le marquis, c'est là... (*Il désigne les portes de droite.*) Chez la marquise, c'est là... (*Même jeu vers les portes de gauche.*) Quant à ce hall, il constitue le terrain parlementaire.

GILEQUAIN

Le terrain parlementaire ? Le pré aux claques ?

LA BERRONNIÈRE

Pas jusque-là. Au contraire, les ennemis s'y rencontrent durant les armistices.

GILEQUAIN

Et durant les conflits ?

LA BERRONNIÈRE

Une distance suffisante les sépare.

GILEQUAIN

Je vois ça. Un divorce.

LA BERRONNIÈRE

Non. Une simple séparation de corps. Le divorce, d'Aiguerose s'en garderait bien ! Son mariage, c'est sa position sociale. Il y a des gens qui sortent de Polytechnique pour se faire une carrière. Lui, il est sorti du célibat.

GILEQUAIN

Toutes les vocations sont dans la nature.

LA BERRONNIÈRE

Sans doute. Et puis, pensez donc ! Mademoiselle Valdon...

GILEQUAIN

Mademoiselle Valdon ?

LA BERRONNIÈRE

C'est le nom de jeune fille de sa femme

GILEQUAIN

Valdon, faïences et poteries de Rueil ?

LA BERRONNIÈRE

Comme vous dites.

GILEQUAIN

Mazette ! Des millions.

LA BERRONNIÈRE

Cinq en dot. Le triple à fin-papa.

GILEQUAIN

Royal ! Et lui ?

LA BERRONNIÈRE

Lui... Un beau physique.

GILEQUAIN

Ma chère !

LA BERRONNIÈRE

Et un nom historique.

GILEQUAIN

Ça ne se paie plus ces prix-là. Ça a beaucoup baissé.

LA BERRONNIÈRE

Surtout depuis la concurrence étrangère, l'exportation d'Espagne, de Roumanie et de Bohême.

GILEQUAIN

Sans droits Méline !

LA BERRONNIÈRE

Pas même un pauvre petit octroi. Tout de même, on trouve preneur. En voici la preuve... (*Il désigne Valdon, qui entre, affairé.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, VALDON

VALDON

Bonjour, La Berronnière ! Ma fille n'est pas ici ? Vous avez failli me la tuer ! Vous êtes charmant !

LA BERRONNIÈRE

Tuer ! tuer !... Pfûûû !... Une petite émotion,

tout au plus... (*Présentations.*) Monsieur Gilequain, un de nos plus distingués romanciers, comme vous savez... Monsieur Valdon.

VALDON, *pointe de dédain, à Gilequain.*

En effet, monsieur, j'ai déjà vu votre nom sur des couvertures jaunes.

GILEQUAIN

Nous nous connaissions donc de loin, monsieur. J'avais vu le vôtre sur de la vaisselle.

VALDON, *après un léger mouvement, à la Berronnière.*

Alors, ma fille?

LA BERRONNIÈRE

En conférence avec son médecin. (*Il désigne la porte de gauche.*)

VALDON

Ah! bon! ma femme doit être auprès d'elle. Je les rejoins. Vous permettez?

LA BERRONNIÈRE

Mais comment donc! (*Valdon sort de gauche.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* VALDON

GILEQUAIN

Quel impertinent personnage !

LA BERRONNIÈRE

N'y prenez pas garde. Au fond, c'est un fort brave homme. Il n'a que le tort d'avoir un gendre qui titre six cents ans de noblesse et une femme qui a fini par croire que les parchemins leur appartenaient en commun. Très bon cœur, je vous assure. Il va s'acheter une automobile.

GILEQUAIN

Vous disiez donc ?

LA BERRONNIÈRE

Je disais ?... Ah !... oui... Vous comprenez que d'Aiguerose ne pense pas du tout à s'en aller d'un pareil fromage. Il y est trop bien. Depuis huit ans qu'il s'y trouve, il n'a rien à se refuser, et il peut entretenir ses anciennes maîtresses...

GILEQUAIN

Il ne les entretenait donc pas avant ?

LA BERRONNIÈRE

Peu.

GILEQUAIN

Je comprends. Il n'entretient pas. Il rembourse.

LA BERRONNIÈRE

A tempérament.

GILEQUAIN

Mais si tout cela est de notoriété publique, comment se fait-il qu'au Cercle ?...

LA BERRONNIÈRE

Eh ! au Cercle on en sait bien d'autres ! On devine très bien, par exemple, que si d'Aiguerose, sous-lieutenant aux chasseurs d'Afrique, il y a quinze ans, a démissionné, ce n'est pas pour raison de santé, mais sur l'instante prière de son colonel...

GILEQUAIN

Non !

LA BERRONNIÈRE

Une passion. Il aimait tant la Dame de pique qu'il en avait toujours une dans la manche.

GILEQUAIN

Joli coco !

LA BERRONNIÈRE

Coco vous-même ! ô raffiné psychologue ! Vous m'avez tout l'air de croire à la vertu.

GILEQUAIN

C'est un genre que je prends. Ça finira par être bien porté. Et la marquise, qu'est-ce qu'elle dit de tout cela ?

LA BERRONNIÈRE

Rien. Elle se console... (*Mouvement de Gilequain.*) Oh ! pas comme vous pensez ! C'est une très honnête femme !

GILEQUAIN

Vous voyez que vous aussi vous commencez à croire à la vertu.

LA BERRONNIÈRE

Quand je l'éprouve. (*Marthe entre doucement.*) Éprouvez la marquise, amorcez-la comme nous avons coutume de le faire chaque fois que nous sommes en présence de la femme d'un autre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARTHE, *suivie de* VALDON, *de* MADAME VALDON *et du* DOCTEUR BARRÈDE. *Plus tard*, MADAME DE LA BERRONNIÈRE.

MARTHE, *interrompant La Berronnière et s'adressant à Gilequain.*

... et dix minutes vous suffiront pour vous apercevoir que ça ne mord pas.

GILEQUAIN

Madame...

MARTHE, *continuant.*

Non. Elle se console dans l'état libre que lui a créé le mariage !

MADAME VALDON, *du groupe formé au fond.*

Ne l'écoutez pas, messieurs ! Marthe, mon enfant, ne recommence pas à débiter tes folies !

MARTHE, *continuant.*

Sauf la bagatelle, elle mène la vie de garçon, réduit une jument ombrageuse à l'école de Molier, abat chez Gastine, à vingt mètres et au juger, neuf

fois sur dix... oui, monsieur... neuf fois sur dix, une assiette à dessert ; ne fait pas trop mauvaise figure sur la planche, même en face d'un gaucher ; dîne en ville ; reçoit qui lui plaît, comme ça lui plaît, aux heures qui lui plaisent, et jouit en somme de la même indépendance que son mari...

LA BERRONNIÈRE

... honoraire...

MARTHE

... quitte à employer cette indépendance d'une façon toute différente. Votre curiosité est-elle satisfaite, mon cher maître ? Et comment vous portez-vous ? (*Elle lui tend la main droite, pendant que La Berronnière lui baise la gauche.*)

GILEQUAIN

Tous mes hommages, madame ; vous êtes une pure merveille. (*La Berronnière, après un coup d'œil railleur à Gilequain, remonte la scène, et se mêle au groupe formé par les Valdon et le docteur. On devine, à ses gestes, qu'il leur explique l'accident de ce matin. Marthe et Gilequain seuls à l'avant-scène.*)

MARTHE

Voilà. Et maintenant je vous autorise à me camper dans un roman, pour n'avoir pas à vous le reprocher plus tard.

GILEQUAIN

Soyez tranquille. Vous y feriez mauvaise figure.

MARTHE, *riant.*

Mille grâces !

GILEQUAIN

Oui. Les honnêtes femmes dans les romans, c'est un article qui n'est plus demandé. (*Sourire. Petit silence.*)

LA BERRONNIÈRE, *à son groupe.*

Il n'y a que le moteur à quatre temps...

LE DOCTEUR

Le moteur-polka.

VALDON

Mais encore...

LA BERRONNIÈRE

Un crayon ! Je vais vous dessiner ça... (*Il entraîne les Valdon dans la serre. Le docteur les suit.*)

MARTHE

Entendons-nous. Je ne vous ai pas dit que j'étais une honnête femme. Je suis une femme qui n'a personne pour amant.

GILEQUAIN

Pas même son mari. Eh bien ! c'est le comble de l'honnêteté, ça !

MARTHE

Vous en êtes bien sûr ?

GILEQUAIN

Et vous ?

MARTHE

Moi, non.

GILEQUAIN

Un paradoxe ?

MARTHE

C'est que l'honnêteté est une chose purement conventionnelle, qui change avec les âges, les pays, les castes. L'honnêteté d'une Hottentote n'est pas celle d'une Parisienne.

GILEQUAIN

Nuances de décolletage. Il y a du vrai.

MARTHE

Pour ma part, je me suis fait de la morale et de l'honnêteté une idée tout à fait distincte de celles qui voltigent couramment sur ces sortes de sujets.

GILEQUAIN

Madame de Staël en serait morte si ce n'était déjà fait.

MARTHE

Et je tiens pour honnêtes certaines femmes qui ont un amant, tandis que je sais divers hommes qui n'ont pas de maîtresse et qui sont de parfaits coquins.

GILEQUAIN

Ne touchons pas à la question d'Orient !

MARTHE

Or donc, si je n'ai pas d'amant, cela suffit-il pour faire de moi une honnête femme ? Car observez que ce n'est pas par vertu...

GILEQUAIN, *tendancieux.*

Ah !

MARTHE

Ni par vice.

GILEQUAIN

C'est par... température ?

MARTHE

Simplement parce que je n'ai pas rencontré d'homme qui en valût la peine. Vous pensez bien, par exemple, que si je me décidais à tomber dans les bras d'un poète, ce ne sont pas les vôtres que je choisirais !

GILEQUAIN, *piqué.*

Il vous faudrait Homère ?

MARTHE

Il n'est pas de ma génération !

GILEQUAIN

C'est vrai. Je ne l'ai jamais rencontré chez madame Adam.

MARTHE

N'est-ce pas ? tout cela est fort compliqué ; avec mes désirs et mes prétentions, il me serait très difficile de n'être pas une honnête femme, ce que l'on appelle une honnête femme. Sans compter que, l'occasion s'en présentant, comme je me donnerais toute à l'homme que j'aimerais, comme il ne s'agirait pas d'une idylle entre passants, mais d'un

amour profond et long comme la vie, j'userais de ce que j'ai dédaigné depuis huit ans — n'en ayant que faire...

GILEQUAIN

Oui, le divorce.

MARTHE

Je n'aurais donc pas d'amant, j'aurais un mari. Mais nous n'en sommes pas là !

GILEQUAIN

Hélas ?

MARTHE

Hélas !

GILEQUAIN

Oh ! quand vous en serez là, je vous demande de m'inviter à la petite fête.

MARTHE

C'est juré. (*Elle remonte vers le groupe du fond qui vient à elle, La Berronnière, très agité, en tête.*)

GILEQUAIN, *à part, faisant son Bourget.*

Un cœur de femme ! Cruelle énigme !

LA BERRONNIÈRE, *à Marthe.*

Comment ! Vous avez dit au docteur que je ne

n'étais pas annoncé à coups de trompe ! Mais c'est de la pure fantaisie ! Il y avait cinq minutes que mon cornet à bouquin criait à tue-tête !... Et couin !... Et couin !... Et couin !... C'en était tellement agaçant que des cyclistes se sont bouché les oreilles en me criant : « Ferme ça ! » J'étais en règle, je faisais un bruit d'enfer !

MARTHE, *tout en allant presser un bouton électrique.*

Ce qui le prouve, c'est que mes bêtes se sont affolées.

LA BERRONNIÈRE, *au docteur.*

Vous voyez !

MARTHE, *au domestique qui entre.*

Allumez le samovar dans la serre. (*A La Berronnière.*) Et ce qui est certain, c'est que vous ne les avez pas arrêtées.

LA BERRONNIÈRE

J'étais sur ma machine !

VALDON, *conciliant.*

S'il était sur sa machine !

MARTHE

Celui qui m'a sauvée était bien à cheval !

LA BERRONNIÈRE

Oh ! mais celui-là, c'est un cow-boy !

LE DOCTEUR

Vous ne croyez pas si bien dire. Il y a deux ans, il était encore dans les jungles !

GILEQUAIN

Il était à cheval ? Et il a arrêté vos chevaux ? Je ne comprends plus.

MARTHE

Ma parole, je ne comprends pas plus que vous !... moi qui ai vu, et bien vu, je vous en réponds ! C'était tellement beau que pas une minute je n'ai pensé à mon péril, et que je suis restée là, debout dans ma voiture qui bondissait, accrochée au siège du cocher, et tentée de crier bravo !... (*S'animant.*) Ah ! l'admirable écuyer !... Représentez-vous ça... (*Pendant ce récit, tout le monde est assis autour de Marthe, et madame de La Berronnière, qu'un domestique introduit sans l'annoncer, se mêle silencieusement au groupe, pour écouter.*) Nous allions au petit pas, car Josiane, la jument, est très inquiète en ce moment... elle voudrait se marier, la pauvre petite... Nous allions, dis-je, au petit pas, Willy forcé de tenir,

pour la calmer, de véritables conversations à la folle enfant... Au croisement de la Muette et des Acacias, à la seconde même où nous allions passer, voilà cet imbécile de La Berronnière qui débouche en pleine vitesse avec sa locomotive.

LA BERRONNIÈRE, *satisfait.*

Il fait un virage épatant !...

MARTHE, *l'imitant par dérision.*

Il fait un virage épatant !... (*Se levant.*) Résultat, Josiane dérobe, un trait casse, et voilà le couple qui emballe dans des foulées de Grand-Prix. Nous passons comme un tonnerre. On crie. Je ne distingue plus les arbres qui courent à mes côtés... Des formes vagues de bicyclettes et de voitures se rangent comme au passage des pompiers... Je crie à Willy : « Sciez ! sciez la bouche ! » Tendu comme un arc, il me répond entre ses dents : « Trop tard, je n'ai plus d'action, mais surtout, ne sautez pas, ne sautez pas !... » A cet instant même, je vois, à ma gauche, un cheval qui galope dans le même sens que nous, à dix centimètres à peine de mes garde-boue... Une bête superbe, d'une générosité inouïe ! Son cavalier l'éperonne, je les vois nous gagner, et

dès ce moment, je n'ai plus peur... Je regarde... Je regarde sans comprendre, me disant : « Que veut-il et que va-t-il faire ? » A présent, il est dead-head avec Josiane, dont il a saisi la bride, et soudain, comme sa monture fléchit, il saute en voltige... je vous le donne en mille !... il saute en voltige sur Josiane ! et nous mène dans un taillis où l'attelage s'est abattu sans que personne se fît grand mal !... (*Frémissante.*) Ah ! c'est le spectacle le plus prodigieux de ma vie !

GILEQUAIN

Vous savez qui c'est, cet arrêteur de chevaux emportés ?

MADAME VALDON

Est-il de notre monde ?

MARTHE

Georges d'Espar. Vieille famille angevine, éteinte du reste. Le docteur le connaît fort bien.

LE DOCTEUR

Un savant, un sauvage. Mais un homme !

GILEQUAIN

Eh bien, vous vous trompez, ce n'est pas

Georges d'Espar... (*Mouvement d'interrogation.*) C'est Antony... (*A Marthe.*) Et il vous a prise pour Adèle.

MADAME VALDON

Adèle ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Une créature ?

MARTHE, *à Gilequain.*

Vous avez trop d'esprit. Allez en vendre un peu dans les journaux.

GILEQUAIN

Mais non ! je vous assure qu'un homme doit être passionnément épris pour accomplir de pareils exercices d'équitation !

LE DOCTEUR

Je sais d'autres sauvetages à son actif.

LA BERRONNIÈRE

Décidément, il ne doit pas revenir des jungles, mais de Terre-Neuve.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *intervenant.*

C'est égal, les hommes ne valent pas grand'chose ! (*Les Valdon remontent dans la serre, où on les voit piller les soucoupes de gâteaux.*)

MARTHE, *à madame de La Berronnière.*

Cachottière ! Tu étais là !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *baisers.*

Venue prendre de tes nouvelles. J'en ai. Quelle fougue !... (*A La Berronnière.*) Bonjour, mon ex-mari ! (*A Gilequain.*) Bonjour, vous !

MARTHE, *présentations.*

Le docteur Barrède, mon meilleur ami... Le meilleur, oui. La preuve, c'est que tu ne l'as jamais rencontré chez moi. Les bons amis, on ne les voit pas. Ils n'ont pas de rosseries à vous dire.

LA BERRONNIÈRE, *sourire.*

Compris, vous ne me verrez plus.

MARTHE, *finissant la présentation.*

Madame Aimée de la Berronnière...

GILEQUAIN

Directrice de *La Lutte*, journal exclusivement rédigé, composé et imprimé par des femmes.

LE DOCTEUR

Je le sais bien, j'y collabore.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *au docteur.*

Chut !

LE DOCTEUR

Sous le pseudonyme de « Madame Elvire Hippocrate ».

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Vous êtes un indiscret, je vous remplace !

MARTHE

Tu ne m'avais pas dit...

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Nous nous connaissons depuis le déluge. C'est le docteur qui fut chargé, lors de mon divorce avec ce vilain homme (*Geste vers La Berronnière.*), de constater les prétendus sévices graves que...

MARTHE, *riant au docteur.*

Et vous avez constaté ?

LA BERRONNIÈRE

Ses vices graves !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Insolent ! Au fait, j'ai deux mots à vous dire... Venez donc. (*Elle l'entraîne à part.*)

LA BERRONNIÈRE

A vos ordres ! (*Groupes : au fond, les Valdon, très en appétit. Devant une cheminée La Berronnière et madame de La Berronnière. A l'avant-scène, le docteur, Marthe et Gilequain. Sur les derniers mots de La Berronnière, un domestique est entré.*)

LE DOMESTIQUE, *à Marthe.*

M. Georges d'Espar fait demander si madame la marquise est remise de son émotion de ce matin ?

MARTHE, *vivement.*

Eh bien ! pourquoi n'introduisez-vous pas ?

LE DOMESTIQUE

Ce n'est pas M. d'Espar. Il a envoyé quelqu'un.

LE DOCTEUR, *à Marthe.*

Là !... que vous avais-je dit !

MARTHE

C'est trop fort ! (*Au domestique.*) Dites que M. d'Espar se rassure, je suis très bien... Mais que je lui serais reconnaissante de venir en personne, pour que je puisse le remercier. (*Le domestique s'éloigne. Elle l'arrête.*) Ou plutôt, faites at-

tendre ! (*Le domestique s'incline et sort. Marthe préoccupée, se dirige vers la porte de gauche.*)

LE DOCTEUR

Vous nous quittez ?

MARTHE

C'est vrai. Et sans m'excuser !... J'étais distraite...

MADAME VALDON, *redescendue à l'avant-scène.*

Moi aussi, je me sauve. C'est aujourd'hui la grande exposition de blanc à Saint-Antoine de Padoue. Au revoir, ma chérie. (*Baisers.*) Au revoir... (*Poignée de main au docteur, inclinaisons, petits saluts.*) Venez-vous, Valdon ?

VALDON, *navré.*

Vous avez absolument besoin de moi à votre exposition de blanc ?

MADAME VALDON

Je crois bien ! (*A tous.*) On n'imagine pas dans ces magasins ce qu'il y a de gens qui suivent les femmes !

GILEQUAIN

A Saint-Antoine ! Fiez-vous aux enseignes !

MADAME VALDON

Et les horreurs qu'il faut entendre ! C'est à ne pas oser y rentrer seule. Venez, Valdon !

VALDON, *soupir.*

Allons ! (*Marthe fait trois pas pour les accompagner, puis revient au docteur et à Gilequain. Ils sortent.*)

MARTHE, *au docteur.*

Alors, vous ne m'en voulez pas ? J'allais...

LE DOCTEUR

Ecrire un mot à monsieur d'Espar.

MARTHE

Pour lui demander s'il craint la contagion d'une épidémie, chez moi !

LE DOCTEUR

C'est absurde; vous savez bien qu'il ne craint rien.

MARTHE

Alors, c'est pis ! Cette obstination est insultante !

GILEQUAIN

Homère se fait prier?...

MARTHE, *nerveuse.*

Vous, donnez-moi la paix! Je vous assure que votre esprit m'agace comme un tam-tam de la rue du Caire. On vous tape sur le crâne, c'est toujours le même bruit.

GILEQUAIN, *mimant la terreur.*

Oh! si vous vous fâchez, le tam-tam de la rue du Caire s'évanouit... fantôme d'Orient! (*Il rejoint les La Berronnière.*)

LE DOCTEUR, *à Marthe.*

Vous êtes nerveuse.

MARTHE

Je trouve que ce monsieur d'Espar a des façons de l'Amérique du Sud.

LE DOCTEUR

Il en revient.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *à Marthe.*

Marthe! ces messieurs réclament le thé. Je consens?

MARTHE

Je t'en prie !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Venez ! (*Ils la suivent dans la serre.*)

LA BERRONNIÈRE

Non ! non ! un cocktail ! (*On les voit aller et venir dans la serre où madame de La Berronnière prépare des cocktails. Causerie.*)

SCÈNE V

MARTHE, LE DOCTEUR

MARTHE

Il y a environ deux ans, on me le présente chez les Saint-Almès. Nous causons. Je lui donne mon jour. Il ne vient pas. Soit.

LE DOCTEUR

Un sauvage, je vous l'ai dit.

MARTHE

A la vente de charité de madame Augé, il s'arrête à mon comptoir, m'achète une petite tasse de Sèvres et me la paie dix mille francs.

LE DOCTEUR

Ça lui ressemble.

MARTHE

Il me met donc tranquillement dix billets bleus sur le plateau en me demandant si cette somme est suffisante pour lui permettre de poser une condition à son emploi. Révérence. « Oui, monseigneur! »

LE DOCTEUR

De votre part, ça valait le double. La condition ?

MARTHE

C'était que la moitié seulement serait consacrée à l'œuvre et que je convertirais le reste en tablettes de chocolat pour les braves petits fantassins des colonies.

LE DOCTEUR

Réponse ?

MARTHE

Mon plus gracieux sourire, et ces mots : « C'est entendu. Mais vous viendrez me donner leur adresse vendredi... C'est comme vous le savez, mon jour. » Il s'incline...

LE DOCTEUR

Et ne vient pas.

MARTHE

Soit encore. Cet été, je le rencontre au pesage de Deauville. Je vais droit à lui... parfaitement, moi... je vais droit à lui, et je lui tiens exactement ce langage...

LE DOCTEUR

Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.

MARTHE

Ah ! vous raillez ?...

LE DOCTEUR

Du tout. Vous lui dites donc ?

MARTHE

Je lui dis : « Comme vous devez être moins occupé en villégiature qu'à Paris, je ne crois pas être trop indiscrète en vous demandant, monsieur,

de venir chez moi, entre deux et quatre heures (car je reçois tous les jours entre deux et quatre heures), chercher dix mille francs que je vous dois. Vous m'aviez priée de consacrer cette somme à des œuvres de bienfaisance. J'ai oublié de le faire... avec votre argent, et, par erreur, c'est le mien que j'ai pris. »

LE DOCTEUR

Un viol, quoi !

MARTHE

Une gageure, dont je veux le dernier mot.

LE DOCTEUR

Je le connais, ce mot-là !

MARTHE

C'est ?

LE DOCTEUR

Aimer !

MARTHE, *haussant les épaules.*

Tenez, vous êtes délicieux ! Bref, voulez-vous la fin ?

LE DOCTEUR

Je la devine. Il n'est pas venu encore.

MARTHE

Il n'est pas venu. C'est insolent, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR

Non. C'est sage.

MARTHE

Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Parce que, vos batailles à coups de milliards le prouvent, vous êtes prêts tous les deux aux derniers sacrifices... qui sont parfois les premiers outrages.

MARTHE

Ne vous gênez pas. Et où l'avez-vous trouvée, celle-là ?

LE DOCTEUR

Dans tout ce que vous dites, et dans ce qu'il fait.

MARTHE, *après un temps.*

Vous êtes fou à lier. Voulez-vous un cocktail ?

LE DOCTEUR

Volontiers. Je les défends à mes clients, mais j'en bois chez mes amis.

MARTHE

Eh bien, demandez-en un à votre directrice. Au sherry-whisky, et des œufs. Ça s'appelle un *pich-me-up*. Elle les fait très bien.

LE DOCTEUR

Je demande la traduction.

MARTHE

Pick-me-up : Relevez-moi !

LE DOCTEUR

Le cocktail pour femmes qui tombent.

MARTHE, *s'éloignant.*

A tantôt.

LE DOCTEUR

Où allez-vous ?

MARTHE

Griffonner ma lettre. On attend.

LE DOCTEUR

Ne griffonnez rien. Prenez plutôt un cachet d'antipyrine. Ça vous fera mal à l'estomac, mais la lettre vous ferait mal au cœur...

MARTHE

Vous parlez comme un père !

LE DOCTEUR

Dame ! c'est moi qui vous ai mise au monde !

MARTHE

Et j'ai toujours oublié de vous dire merci. Ça viendra. (*Petit geste d'adieu. Elle sort. Le docteur remonte vers la serre.*)

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, LA BERRONNIÈRE, MADAME DE LA BERRONNIÈRE, GILEQUAIN, *puis* MADAME DES SAULES, *puis* MARTHE.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *dans la serre.*

Marthe ! (*Elle rentre dans le hall.*) Marthe !

LE DOCTEUR

Envolée !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Alors, c'est moi qui fais les honneurs. Drôle de maison. C'est la même chose chaque fois que j'y

viens. Marthe a toujours quelque chose à faire ailleurs que dans les salons où elle reçoit !... Dites-moi, docteur, savez-vous ce que La Berronnière osait soutenir il y a quelques secondes ?

LE DOCTEUR

Que l'automobilisme amènera le désarmement général ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Non. Que nous nous remarierons un jour ou l'autre.

LE DOCTEUR

Ensemble ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Ensemble.

LE DOCTEUR

L'un *contre* l'autre. C'est bien possible. Qu'il soit un peu plus féministe, et vous un peu plus le contraire, et c'est joué. A moins que vous l'épousiez purement par contradiction.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Par ?

LE DOCTEUR

Contradiction. Con-tra-dic-tion ! Voyons, observez ceci : vous avez épousé La Berronnière. Vous l'avez trompé...

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *plus bas.*

Oh ! une pauvre petite fois ! Cronstadt... L'officier russe de rigueur. Et encore, il n'en a jamais été très sûr.

LE DOCTEUR

Or, ce n'était pas par amour pour Cronstadt ni pour l'officier russe de rigueur, c'était pour punir votre mari d'être votre mari. Après l'avoir trompé, vous avez voulu le punir de s'être laissé tromper, et vous avez demandé le divorce, que vous avez obtenu contre lui, car il avait pris tous les torts à sa charge. Par contre, une fois libre, vous lui êtes restée fidèle, et, pour vous consoler de cette modestie, vous vous êtes lancée dans la défense des droits de la femme et des immortels principes de...

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *vivement.*

Parfaitement !

LE DOCTEUR

Voilà votre ligne de vie. Eh bien, savez-vous ce

que ça signifie, tout cela? Cela signifie : contradiction et révolte. Vous êtes une révoltée.

LA BERRONNIÈRE, *sortant de la serre.*

Charmants, les cocktails, mais...

GILEQUAIN, *même jeu.*

Ça manque de femmes! (*Ils s'approchent tous deux, leur verre à la main.*)

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

C'est affreux! Le docteur me traite de révoltée!

GILEQUAIN *et* LA BERRONNIÈRE

Oh!

LE DOCTEUR

Oui. Jeune fille, vous étiez révoltée contre la virginité. Mariée, vous le fûtes contre le mariage. Divorcée, vous l'êtes contre le « masculin ». Demain, vous le serez contre le célibat, et vous demanderez la main de votre ex-mari, comme jadis il demanda la vôtre.

LA BERRONNIÈRE

La revanche!

GILEQUAIN

Vive l'armée!

LE DOCTEUR

Du reste, toutes les femmes de ce temps sont des révoltées. Les unes ont raison, et les autres, ça les occupe. Il faut bien user son activité à quelque chose depuis qu'on a fait banqueroute à la tapisserie...

GILEQUAIN

Et le coup du père François à la maternité.

LE DOCTEUR

Tenez, la marquise, — une révoltée aussi.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Il y a de quoi ! Avec le d'Aiguerose !

LE DOCTEUR

Je n'apprécie pas. Je constate.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Conclusion ? (*Le docteur hausse les épaules, esquisse un geste vague.*)

GILEQUAIN

Conclusion : tout ça n'a aucune importance. Au fond, comme il faudra bien que l'on fasse toujours des enfants...

LA BERRONNIÈRE, *distrait, tout en allant reporter son verre dans la serre.*

Qui sait si on ne trouvera pas un moteur!...

GILEQUAIN, *continuant.*

... les hommes et les femmes ne cesseront de se joindre. Féminisme... révolte... un peu de mal au mariage, mais aucun danger pour l'amour!...

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *pose de tribun.*

Libre !

GILEQUAIN

Si vous voulez. Mais ça finira, libre ou non, dans l'alcôve.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Les *pick-me-up* vous rendent indécent.

LA BERRONNIÈRE, *de la serre.*

L'alcôve n'est pas nécessaire. Moi, je rêve d'un rez-de-chaussée avant le concierge... automobile... Pas le concierge... le rez-de-chaussée... (*S'interrompant pour regarder au fond de la serre.*) Chut ! de la tenue ! Voici madame des Saules.

LE DOCTEUR

Encore une révoltée !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Contre quoi, celle-ci ?

GILEQUAIN

Contre la vertu !

MADAME DES SAULES, *entrée tapageuse.*

J'accours... Je viens d'apprendre... (*A madame de La Berronnière.*) Bonjour, chère amie ! (*A Gilequain.*) Bonjour. Je viens de lire vos « Rêves de Volupté ». C'est exquis !... D'un onctueux !... *Shake-hands. A La Berronnière.*) Vous allez bien ? Et notre pauvre amie ?... Croyez-vous !... C'est affreux !

MARTHE, *entrant de gauche.*

Mais non !

MADAME DES SAULES, *courant à elle.*

Ah ! que je suis heureuse de vous trouver sauve ! Vous m'avez fait une peur ! Quelle émotion !

MARTHE

N'exagérons pas... Une sensation, tout au plus.

LE DOCTEUR, *à madame de La Berronnière.*

Aux œufs ? Faites-moi goûter ça ! (*Ils remontent vers le fond.*)

MARTHE, *à madame de Saules.*

Il y a quelques jours que je ne vous ai vue. Vous étiez un peu souffrante ?

MADAME DES SAULES

Ne m'en parlez pas ! Toujours ma neurasthénie. Mais je me remets tout doucement.

MARTHE

Oui, la mode va changer. Cet hiver on portera beaucoup les joues roses et la bonne santé. (*Un temps.*) Et, mon mari ?

MADAME DES SAULES

Votre ?...

MARTHE

Oui, mon mari, comment va-t-il ?

MADAME DES SAULES

Mais...

MARTHE

Je vous demande ça parce que vous le voyez beaucoup plus souvent que moi. (*Un domestique est entré, qui lui présente un plateau chargé d'un écrin.*) Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE

De la part de M. Gastine.

MARTHE

L'armurier ? (*Signe affirmatif du domestique.*) Ah ! je sais, oui... Mettez ça là... (*Elle désigne un guéridon. Le domestique y dépose l'objet et sort.*)

MADAME DES SAULES, *pinçée.*

Que voulez-vous dire avec votre mari ?

MARTHE, *ouvrant la boîte.*

Rien de tragique ! Je vous demande comment il se porte, le pauvre cher homme ! (*A La Berronnière.*) La Berronnière ! (*La Berronnière s'approche.*) Tenez, mon cher, vous qui aimez les belles armes, admirez ces pistolets que je viens de m'offrir.

LA BERRONNIÈRE, *maniant un pistolet.*

Superbe !... Pas chargé, n'est-ce pas ?

MARTHE

Rassurez-vous, voici les cartouches. (*Elle désigne un coin de la boîte. Le docteur et Gilequain se sont rapprochés. Gilequain à son tour prend un des pistolets, et l'examine. Madame des Saules a remonté*

la scène vers madame de La Berronnière qui lui offre une tasse de thé.)

LE DOCTEUR, *à Marthe, à demi-voix.*

Vous avez écrit votre lettre ?

MARTHE

Oui.

LE DOCTEUR

Allons ! c'est la première du paquet !... A nous les faveurs roses !... Et qu'est-ce que vous avez mis dans cette lettre ?

MARTHE

J'ai mis : « Monsieur, vous m'avez sauvé la vie. Si vous n'êtes pas chez moi d'ici une heure pour m'entendre vous remercier, après ce qui s'est passé entre nous déjà, je tiendrai votre abstention pour un outrage. Or je n'ai personne pour relever cet outrage, et je suis une femme. Vous aurez donc commis une lâcheté. »

LE DOCTEUR, *bougon.*

... Avec laquelle j'ai l'honneur d'être, votre Juliette, ô Roméo !

MARTHE

Voyons, mon ami...

LE DOCTEUR, *geste d'humeur.*

Ah ! tenez, amusez-vous bien. Je ne m'en mêle plus ! (*Il s'éloigne.*)

GILEQUAIN, *à Marthe.*

C'est avec ça que vous abattez une assiette à vingt mètres ?

MARTHE

Mais oui !

GILEQUAIN, *incrédule et narquois.*

On demande à voir !

MARTHE

Je n'ai pas vingt mètres de distance ici. Mais si vous voulez que je vous abatte une soucoupe ? A quinze mètres, ça fera le compte, à peu près.

GILEQUAIN

Par exemple, si vous faisiez ce tour de force !

MARTHE

Entendu !... Allez dans la serre. Prenez une

soucoupe du service à thé, mettez-vous au fond, à gauche... tenez l'objet à bout de bras, et je vais l'abattre.

GILEQUAIN, *défrisé.*

Merci. Je n'aime point qu'on joue avec les armes à feu ! Et puis, vous allez tout démolir ici !

MARTHE

La soucoupe seule ! Je vous réponds des dégâts... Allons, vous n'osez pas. A vous la soucoupe, La Berronnière !

LA BERRONNIÈRE

Je risque suffisamment ma peau sur mon auto, vous ne voudriez pas... ma chère amie. Du reste, j'ai un rendez-vous, je dérape ! (*Il lui baise la main et s'éloigne.*)

MARTHE, *riant, à Gilequain.*

Vous comprenez, à présent, pourquoi je suis une honnête femme !

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Georges d'Espar.

SCÈNE VII

LES MÊMES. GEORGES D'ESPAR. *Marthe ne peut réprimer un mouvement de joie, et, toujours le pistolet à la main, s'avance vers le nouveau venu que se désignent, au fond, madame de La Berronnière et madame des Saules. Le docteur dans un coin. Mouvement.*

MARTHE, *à d'Espar, qui s'incline.*

Je suis heureuse de vous voir, monsieur, et...

GILEQUAIN, *hypnotisé par le pistolet.*

Marquise !... (*Très inquiet.*) Marquise... pardon... mais... n'oubliez pas qu'il est chargé. Une distraction suffirait...

MARTHE, *riant.*

C'est vrai ! (*A d'Espar.*) Vous n'êtes pas dans un salon, monsieur, mais dans un stand. Au moment où vous êtes entré, ces messieurs contestaient que je pusse abattre une soucoupe à cette distance. (*Geste vers le fond de la serre.*) Et j'allais prier l'un d'eux de me tenir la cible à bout de bras.

D'ESPAR

En effet, c'est le plus sûr moyen de triompher. Voulez-vous me permettre, madame ?... (*Il va dans la serre, et prend une soucoupe.*) Celle-ci ?

MARTHE, *saisie et balbutiante.*

Oui... parfaitement...

D'ESPAR, *au fond de la serre.*

Ici ?

MARTHE, *de plus en plus troublée.*

Si... si... vous voulez !...

D'ESPAR, *prenant la position voulue, mais le bras plié négligemment près du corps.*

Est-ce bien ?

MARTHE. *Elle vise longuement. Son bras fléchit. Elle vise encore. Enfin, bas au docteur, qui est près d'elle.*

Non !... non !... pas lui !... Je ne peux pas !

LE DOCTEUR, *entre ses dents.*

Ah ! sacrebleu !... que vous disais-je, hein !... l'antipyrine !...

D'ESPAR

Quand vous voudrez, madame. (*Au fond de la serre, madame de La Berronnière, qui, durant toute cette scène, a observé Marthe, se précipite soudain vers d'Espar.*)

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Vous ne tenez pas bien la soucoupe, monsieur. M'excuserez-vous ? (*Elle saisit la soucoupe et se substitue à d'Espar. A Marthe.*) Voilà !... Tire !...

MARTHE, *soupir étouffé.*

Ah !... (*Elle vise et tire aussitôt. La soucoupe vole en éclats.*) C'est fait ! (*Elle jette le pistolet sur le guéridon. Au fond, La Berronnière, qui est resté pour voir le coup, s'éclipse à l'anglaise suivi de près par madame des Saules.*)

GILEQUAIN, *à Marthe.*

Prodigieux !... Mon compliment !

MARTHE, *souriant.*

Vous voyez, je ne suis pas une femme, je suis un homme !

LE DOCTEUR, *bas.*

Je le souhaiterais ! Au revoir, ma chère enfant ! (*Il s'éloigne et serre la main de d'Espar au passage.*)

GILEQUAIN, *au docteur.*

Je vous accompagne ! (*A Marthe.*) Vraiment, vous êtes étonnante ! Ce coup de pistolet-là, je le ferai partir dans un roman !

MARTHE, *les reconduisant un peu.*

Quel honneur ! (*Le docteur et Gilequain sortent ensemble.*)

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Adieu, Marthe !

MARTHE

Toi aussi ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Cinq heures, oui, je vais au journal. (*Bas.*) Et puis tu préfères ça. (*Mouvement de Marthe.*) Mais veux-tu mon avis ? Ton mari ne vaut pas qu'on le trompe.

MARTHE

Qu'est-ce à dire ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Que tu as moins souci de percer d'une balle la main d'une amie de couvent...

MARTHE, *l'interrompant.*

Enfant!.. A demain! (*Madame de La Berronnière en passant devant d'Espar le salue d'une légère inclination de tête. Marthe accompagne son amie jusque dans la serre.*)

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *dans la coulisse.*

A demain !

SCÈNE VIII

MARTHE, D'ESPAR. *Georges d'Espar debout, à l'écart. Attitude respectueuse.*

MARTHE, *après un instant.*

Alors, vous vous êtes décidé, monsieur! Vous voilà enfin !

GEORGES

Oui.

MARTHE

Hostile ?

GEORGES

Non, madame. Pas hostile. Résolu.

MARTHE

A ?

GEORGES

A vous répondre.

MARTHE

Et si je n'interroge pas ?

GEORGES

Vous interrogerez. Vous avez déjà commencé.

MARTHE

Il semblerait, à vous entendre et à vous voir, que nous fussions des ennemis.

GEORGES

Nous sommes des amis, madame, et vous le savez bien... Je suis votre ami.

MARTHE

Vous l'avez prouvé ce matin, mais vous paraissez désireux de le démentir cet après-midi.

GEORGES

En quoi ?

MARTHE

Je viens de vous le dire. Votre ton, votre attitude.

GEORGES

Mon ton, mon attitude, signifient ceci : « Madame, vous courez, pour votre vie, le risque, sinon d'un péril, au moins d'un grand trouble, que vous pouvez éviter encore. Evitez-le. »

MARTHE

Comment ?

GEORGES

En me priant de sortir d'ici.

MARTHE

Le péril, le trouble, c'est donc vous?

GEORGES

C'est moi.

MARTHE

Eh bien, monsieur, j'aime le péril. Restez. (*Elle lui indique un siège.*)

GEORGES

Soit !

MARTHE

Et maintenant, saurai-je pourquoi, depuis deux ans, vous vous êtes obstiné à ne pas franchir le

seuil de ma porte pourquoi vous m'avez forcée à vous y amener par un moyen que je savais irrésistible, mais qui n'en était que plus humiliant ?

GEORGES

Parce que je vous aime passionnément, de toutes les forces de mon être.

MARTHE, *mouvement de pudeur.*

Monsieur !

GEORGES, *doucement.*

Vous voyez bien ! (*Il fait un pas pour sortir.*)

MARTHE, *vivement, avec une émotion mal contenue, et presque à voix basse.*

Ainsi, vous m'aimiez !... (*Il revient lentement tandis que Marthe fait dans le hall quelques pas nerveux. Elle est en proie à une vive agitation et s'attarde, pendant qu'entre eux pèse le silence à manier les pistolets, dont elle referme la boîte d'un geste brusque.*) ainsi vous m'aimiez, et cela vous poussait à me fuir !

GEORGES

A vous fuir, oui !

MARTHE

Vous trouvez que cela s'explique ?

GEORGES

Cruellement. C'est d'une logique implacable.

MARTHE

Voyons ?

GEORGES

Ou vous ne m'aimerez pas, et alors qu'ai-je à faire ici ? Entretenir ma plaie, vous donner ma souffrance en spectacle. Ou vous m'aimerez. Dans ce cas, c'est votre vie jetée en pâture aux médisances, pataugeant dans le mensonge, écrasée dans cet étau : d'un côté, votre cœur ; de l'autre, les conventions, avec toutes les autorités conjugales, familiales et mondaines, que font agir ces conventions...

MARTHE, *expression de défi.*

Oh ! !

GEORGES, *ton d'insistance.*

C'est votre vie déchirée, et ses lambeaux jetés au chaos. C'est la mienne noyée dans ce cloaque de l'adultère dont l'idée seule me soulève l'âme de dé-

goût !... car j'ai une âme à part, moi, une âme ridicule, sentimentale et révoltée, qui s'est trempée d'amour dans les misères qu'elle a souffertes et qu'elle a vues, qui s'est trempée de révolte en traversant les mondes et en rêvant sous les immensités... — une âme que vous ne comprendriez peut-être pas, madame !

MARTHE, *qui s'est exaltée à l'entendre.*

Ah ! vous savez bien le contraire !

GEORGES

Ne me parlez pas ainsi !... Ne me parlez pas ainsi !... Ne me jetez pas du bonheur et de la lumière quand je n'en espère plus !...

MARTHE, *à voix basse.*

Il faut toujours espérer !

GEORGES

Ne me parlez pas ainsi !... Tous mes instincts d'homme, tout mon orgueil mutilé, vingt ans de souffrances, de luttes et de solitude, et toute l'adoration que j'ai pour vous aussi...

MARTHE, *balbutiante.*

Mon ami !... Mon ami !...

GEORGES

Tout cela surgirait en moi comme une tempête, et je commettrais quelque folie !... Oui, vous avez raison, oui, je vous aime, parce que, dès la première fois que je vous ai vue...

MARTHE, *haletante.*

Si loin, déjà !...

GEORGES

Si loin !... une vie de silence, de rêves et de sanglots s'est écoulée depuis... il y a si loin, deux ans... vous rappelez-vous ?...

MARTHE, *même jeu.*

Je me rappelle... Je me rappelle...

GEORGES

Parce que, dès la première fois que je vous ai vue, j'ai senti derrière votre regard aussi la flamme de vie et de révolte !... Il y avait dans vos prunelles bleues une tendresse infinie, du mépris et du courage... des choses lointaines et invisibles pour toute cette vanité qui vous entoure...

MARTHE

Qui m'ignore...

GEORGES

Mais que je devais deviner aussitôt, moi, le passant, qui venais des sources profondes, qui avais traversé les mers et la douleur... Et je ne vous rencontrais pas, je vous rejoignais, car je vous avais toujours rêvée comme une apothéose !...

MARTHE, *défaillante.*

Non ! Taisez-vous... taisez-vous...

GEORGES

Et puis... Et puis j'ai su la grossière duperie de votre mariage, votre existence sacrifiée à un gredin pour un peu de gloriole désuette !

MARTHE, *entre ses dents.*

Et de vanité bourgeoise !

GEORGES

J'ai su... — car je sais tout, et il n'est pas, depuis deux ans, un seul de mes jours qui ne soit empli de vous ! — j'ai su la blessure laissée en votre âme par cette odieuse méprise, j'ai su l'a-

mertume qui se cache sous la gloire de vos sourires...

MARTHE

Le dégoût qui monte derrière mon ironie !

GEORGES

La soif de bonheur que ne trompe pas votre scepticisme...

MARTHE

... affecté !

GEORGES

La tristesse mal démentie de votre vie de luxe, de bruit et d'action !

MARTHE

Et mes nuits d'affres ! Et mes jours de colère !

GEORGES

Et surtout !... surtout !... sous l'insolence de votre front, le mépris, le mépris toujours croissant pour ce qui vous entoure, votre mépris pour cet homme... Votre mépris envers ceux qui avaient désenchanté votre jeunesse pour satisfaire leur imbécile et monstrueux orgueil !

MARTHE, *sourdement.*

Oui ! oui ! et mon mépris pour la vie même qui me cachait la porte resplendissante et me tenait enfermée entre ces murs infranchissables de la bêtise humaine, en me laissant croire qu'il n'est rien au delà, que tout ici-bas n'est définitivement que vide, mensonge et lâcheté ! Du mépris, oui, du mépris pour tout, car, depuis cinq ans que j'étouffe, je n'ai pas rencontré un être, un seul, entendez-vous? qui me donnât le désir d'être affranchie et de choisir un sort nouveau ! Pas un !...

GEORGES, *tristement.*

Pas un !

MARTHE, *vivement.*

Si ce n'est vous ! Ah ! mais qui êtes-vous donc pour tant deviner, tant aimer et tant haïr ?

GEORGES

Qui je suis !... Ah ! voilà ce qu'il faut vous dire, et voilà par-dessus tout pourquoi je vous fuyais...

MARTHE, *troublée*

Une blessure ?... Pardonnez-moi !

GEORGES, *même ton, mais amer.*

Une blessure?... Votre regard l'aurait guérie déjà... et je ne pourrais vous la dire, car, depuis que je suis près de vous, je l'aurais oubliée... Non... Plus qu'une blessure... Toute une histoire... une histoire en dix mots... mais quels mots!... des mots que l'on ne trouve plus, des mots qui seraient dissonants dans cette atmosphère de modernisme, et qui vous donneraient l'impression d'un élève du Conservatoire venant, dans le dernier salon où l'on cause, déclamer la *Légende des Siècles* après une chanson d'Yvette Guilbert!... Ce pourrait être étrange... ce pourrait être effrayant.

MARTHE

Effrayant?...

GEORGES

Et ce n'est que démodé!

MARTHE

Ah! quittez cette amertume féroce... Je sens que vous avez souffert... Ne jouez pas avec de la souffrance, puisque j'ai souffert aussi... et que cela me fait mal!

GEORGES, *même ton.*

Vous y tenez ?... L'histoire commence par une formule du romantisme le plus ingénu, une éloquente et vulgaire mention d'état civil : « 25 août 1863. Un enfant du sexe masculin, père et mère...

MARTHE, *machinalement.*

Inconnus ! (*Tout le reste de la scène presque à voix basse, très concentré, les répliques de Marthe en saccades, et dans un mouvement aussi rapide que possible.*)

GEORGES

Tout simplement. Car c'est aussi simple que ridicule, ces choses-là. Simple comme l'ironie qui y préside ! Ce jour-là, c'était la Saint-Louis, roi de France : l'enfant s'appellera donc Louis pour le prénom, — Louis... comme le Roy ! — et, pour le nom de famille Verdun, ce nom... — de famille ! — étant celui d'un vieux vagabond transporté naguère à la Morgue, et que personne n'est venu réclamer, ce qui permet de croire qu'il ne laisse pas une descendance bien processive. Admirable sujet à mettre en prose pour un auteur gai ! Ah ! oui ! Comme c'est simple, un être jeté hors la loi !

MARTHE

Un révolté de naissance !

GEORGES

Ça n'est même pas intéressant ! C'est banal ! Ça court les rues !

MARTHE

Comme la douleur !

GEORGES

Ensuite, l'enfance éclaboussée de misère et de boue, les semaines de famine...

MARTHE

Les nuits d'hiver !...

GEORGES

Et les visions sanglantes dans un crâne de douze ans ! Les idées de meurtre, les idées de mort au seuil de la vie !...

MARTHE

Et de la justice !

GEORGES

La voici, la justice ! Pour cette loque humaine, l'heure des droits n'a jamais sonné qu'on lui hurle

celle des devoirs. Va défendre la société, mon garçon ! Au moins elle te donnera une compensation !

MARTHE

La gamelle !

GEORGES

Heure bénie ! On devrait inscrire au bas des livrets militaires la paraphrase des invitations pour une heure de musique : « On mangera ! » On pourra manger ! et, si l'on a un but, s'instruire... Un dolman de chasseur d'Afrique, du pain, quelques livres, de la haine, de l'énergie et de la foi, — voilà ma fortune à Oran, en 1882...

MARTHE, *sursaut.*

Oran !... 1882 !...

GEORGES

La justice ? Elle s'incarne alors dans un officier...

MARTHE, *recul.*

Lui !... Lui !...

GEORGES

Le sous-lieutenant d'Aiguerose. Faut-il continuer ?

MARTHE, *geste d'épouvante.*

Oh ! je sais... je sais !...

GEORGES

Vraiment ! il en a fait un conte ! La belle histoire, parbleu !... Le haut fait d'armes ! Ah ! vous saviez ?...

MARTHE

Oui... une parole brutale... un soir...

GEORGES

Une parole brutale !... L'insulte... parce que j'étais farouche, solitaire et triste !

MARTHE, *comme à elle-même.*

Parce que c'était un pauvre diable !

GEORGES

Et parce que j'étais farouche, solitaire et triste... et parce que j'étais un pauvre diable, le sang m'a noyé les yeux. Ma haine, je l'ai criée à pleine bouche...

MARTHE

Il vous a frappé !

GEORGES

Au visage !... Alors, je l'ai pris à la gorge, je

l'ai terrassé... J'étais fou !... Ah ! le temps m'a manqué... On intervenait !

MARTHE

Le conseil de guerre !...

GEORGES

Peine de mort !

MARTHE

Dieu merci !... Vous étiez loin quand le jugement...

GEORGES

Au fond des brousses, grâce à des gardiens complices, un déguisement d'indigène et ma pratique de l'arabe !...

MARTHE, *tremblante.*

C'était vous !... vous !...

GEORGES

J'ai pu gagner l'Egypte, courir le monde, lutter, vouloir. Et c'est fantastique, dès lors, cette course d'un don mystérieux, le don d'apprendre, cette course vers une étoile !

MARTHE, *hallucinée.*

C'était vous !... c'était vous !...

GEORGES, *comme en songe.*

Se retrouver, cinq ans après, dans l'Amérique du Sud; y joindre une amitié, une affection, presque une fraternité... Georges d'Espar, un être aventureux, impulsif, obsédé par la science... — comme moi ! Et la fortune !... la fortune jaillie du sol... L'or... L'or tout-puissant !... La féerie !...

MARTHE

La Providence !

GEORGES

Le mystère ! Les volontés insondables et qu'il ne faut pas interroger... Voyez plutôt... Un jour, d'Espar fut victime d'un accident mortel...

MARTHE

Je comprends ! je comprends !... il savait...

GEORGES

Il savait ! Il m'imposa la substitution...

MARTHE

Ses papiers ?

GEORGES

Oui. Le mort, ce serait civilement Louis Verdun.

Moi, je m'appellerais Georges d'Espar. Et voilà qui je suis... Le fils de personne, faussaire et contumax !... N'est-ce pas que c'est odieux, sinistre et ridicule, et que, maintenant, je n'ai plus qu'à partir !...

MARTHE, *égarée.*

Ah ! Dieu non ! ne me quittez pas ! ne me quittez pas !

UN DOMESTIQUE, *entrant à droite.*

Monsieur le marquis fait demander si madame la marquise peut le recevoir. (*Machinalement, Marthe regarde d'Espar, qui fait un signe de tête affirmatif.*)

MARTHE, *au domestique.*

Priez-le d'entrer. (*Le domestique sort. A d'Espar.*) On ne peut pas vous reconnaître ?

GEORGES, *tranquillement.*

Non.

SCÈNE IX

LES MÊMES, D'AIGUEROSE

D'AIGUEROSE, *entrant.*

Ma chère amie... (*Il s'interrompt, apercevant d'Espar. Salut.*)

MARTHE, *présentation.*

Monsieur d'Aiguerose... Monsieur Georges d'Espar.

D'AIGUEROSE, *à Georges.*

C'est vous, monsieur, qui avez arrêté... ce matin?... Monsieur, je vous affirme toute ma reconnaissance, et je vous fais mon compliment. Vous êtes en vérité le plus remarquable cavalier que je sache!

GEORGES, *prenant congé.*

Madame...

MARTHE, *lui tendant la main.*

A bientôt, monsieur. N'oubliez pas que je reçois mes amis tous les jours.

D'AIGUEROSE, *souriant.*

Et que je reçois les miens aux mêmes heures. (*Il accompagne Georges vers le fond.*) J'espère que vous vous partagerez... (*Il s'arrête au seuil de la serre et salue une dernière fois d'Espar, qui sort. Marthe, pendant ce mouvement, quitte le hall, de gauche. D'Aiguerose reste seul, les yeux fixés vers l'endroit par où Georges a disparu.*) Où diable ai-je donc vu cette tête-là ?

ET LE RIDEAU TOMBE

ACTE DEUXIÈME

Un salon dans l'appartement du marquis. Ameublement de garçonnière, meubles anciens, étoffes, bibelots d'art. Pan coupé au fond, à droite, avec une cheminée monumentale. Au fond, à gauche, divan à baldaquin. Du même côté, double porte masquée de tapisseries, donnant sur le hall. Petite porte à droite. Table Louis XV portant une écritoire, et encombrée de désordre artistique. Console du même style, surmontée d'une glace. Le divan et la cheminée sont séparés, face au public, par une fenêtre donnant sur l'avenue de l'Alma.

SCÈNE PREMIÈRE

D'AIGUEROSE, MADAME DES SAULES. *Au lever du rideau, madame des Saules, debout devant la console, à gauche, épingle son chapeau. D'Aiguerose, tournant le dos à la cheminée, au fond, la regarde faire.*

MADAME DES SAULES, *sans quitter la glace du regard.*

Aidez-moi, voulez-vous ? C'est exaspérant de ne pas avoir une femme de chambre !

D'AIGUEROSE, *allant à elle.*

Je n'ose pas vous dire d'emmener la vôtre quand vous venez me voir.

MADAME DES SAULES

Que vous avez de l'esprit ! (*Elle lui tend les bouts de sa voilette, qu'il noue.*) Ne serrez pas tant !

D'AIGUEROSE, *consciencieux.*

Comme ça ?

MADAME DES SAULES

Ça va bien. (*Cherchant du regard autour d'elle.*) Voyons... qu'ai-je fait de mon manchon ?

D'AIGUEROSE, *allant au divan.*

Le voilà.

MADAME DES SAULES

Merci. (*Elle prend dans son mouchoir une petite houppe et se poudre le visage.*) Alors, cet argent ?

D'AIGUEROSE

Je vous l'enverrai demain... ou après-demain.

MADAME DES SAULES

Ça ne vous gêne pas ?

D'AIGUEROSE

Mais non.

MADAME DES SAULES

Faites l'envoi comme il est convenu ; des Saules sera de retour ce soir. Ce n'est pas tout à fait un imbécile, et la moindre imprudence pourrait me perdre.

D'AIGUEROSE

Vous vous retrouveriez.

MADAME DES SAULES

Impertinent !

D'AIGUEROSE

Ou, dans tous les cas, on vous retrouverait.

MADAME DES SAULES

Une allusion ?

D'AIGUEROSE

Comme vous voudrez.

MADAME DES SAULES

A qui ?

D'AIGUEROSE

A vos inséparables, madame de Cémor, la poin-

tilliste, madame Bioutifoully, la linguiste, mademoiselle de Passavent, la chimiste, et toutes les autres, du même sexe, avec qui l'on vous voit courir les Bodegas.

MADAME DES SAULES

Des femmes très bien !

D'AIGUEROSE

Très *smoking*, très chemise d'homme !

MADAME DE SAULES

Quoi ! Elles sont dans le train !

D'AIGUEROSE

Compartiment des dames seules.

MADAME DES SAULES

Jaloux ? vous !

D'AIGUEROSE

Je n'aime pas les commandites avec un seul bailleur de fonds, la poire ! et des membres du conseil d'administration qui mangent toutes les parts de fondateur.

MADAME DES SAULES

Oh ! oh ! vous paraissez grincheux.

D'AIGUEROSE

Je le suis.

MADAME DES SAULES

Que vous arrive-t-il?

D'AIGUEROSE

Des ennuis.

MADAME DES SAULES

Vous ne m'en parliez pas tout à l'heure.

D'AIGUEROSE

Tout à l'heure la conversation roulait sur un sujet différent.

MADAME DES SAULES

Pas des ennuis d'argent, je suppose ?

D'AIGUEROSE

Pourquoi supposez-vous que ce ne sont pas des ennuis de ce que vous dites ?

MADAME DES SAULES

Vous avez six millions de fortune.

D'AIGUEROSE

C'est ma femme qui les a, ou plutôt qui les avait.

MADAME DES SAULES

Elle ne les a plus ?

D'AIGUEROSE

Vous avez déjà croqué deux cent mille francs là-dessus en moins d'un an !

MADAME DES SAULES

Ce qui reste n'est pas à dédaigner.

D'AIGUEROSE

Si je vous connais depuis un an, il y en a cinq que je suis marié.

MADAME DES SAULES

Si peu !... Et puis ?

D'AIGUEROSE

Et puis !... Et puis ! je n'ai pas que vous comme frais généraux.

MADAME DES SAULES

Décidément, vous êtes un galant homme bien mal élevé ! Mais j'ai pris l'habitude de vous pardonner. Je devine du reste à votre humeur que vous avez pris encore une culotte au Cercle.

D'AIGUEROSE

Vous devinez comme un mage.

MADAME DES SAULES

Sérieuse, cette culotte ?

D'AIGUEROSE

Cela vous intéresse ?

MADAME DES SAULES

Beaucoup.

D'AIGUEROSE

Profondément touché. J'ai perdu cent mille francs.

MADAME DES SAULES

Sur parole ?

D'AIGUEROSE

Evidemment. Auriez-vous l'intention de me les prêter ?

MADAME DES SAULES

Si je les avais...

D'AIGUEROSE

Oui. En attendant, comme vous ne les avez pas, vous me demandez cinq cents louis.

MADAME DES SAULES, *regard circulaire.*

Mes gants ?...

D'AIGUEROSE

Vos gants ?

MADAME DES SAULES

Oui. Où sont mes gants ?

D'AIGUEROSE

Il faudra vous acheter un petit nègre. Vous êtes d'un désordre ! (*Il trouve les gants près du divan et les lui apporte.*) L'autre jour, vous aviez oublié un peigne d'écaille, sur la table, là. (*Il prend le peigne dans un coffret et le lui rend.*)

MADAME DES SAULES

Ce que je l'ai cherché !... Ah ! c'était donc chez vous !

D'AIGUEROSE

Où pensiez-vous que ce fût ?

MADAME DES SAULES

Chez ma modiste. (*Elle s'est gantée.*) Quand nous verrons-nous ?

D'AIGUEROSE

Vous partez ?

MADAME DES SAULES

Quelle heure est-il ?

D'AIGUEROSE

Trois heures.

MADAME DES SAULES

Abominable !... J'ai vingt visites à faire ! Je vous sème !

D'AIGUEROSE

Verrez-vous ma femme cet après-midi ?

MADAME DES SAULES

Vous savez bien que je ne la vois plus depuis cette insolence...

D'AIGUEROSE

Je le regrette.

MADAME DES SAULES

Parce que ?

D'AIGUEROSE

Parce que vous m'auriez renseigné, comme naguère vous le faisiez, sur ce qui se passe là... (*Geste vers les portes donnant sur le hall.*)

MADAME DES SAULES

Vous n'avez pas besoin de moi pour vous renseigner. Interrogez... (*Sourire, silence.*)

D'AIGUEROSE

Qui?

MADAME DES SAULES

Tout-Paris.

D'AIGUEROSE

Et ce volumineux personnage me dira ?

MADAME DES SAULES

Que la marquise a le flirt sérieux, — mais là... sérieux ! Tout ce que nous avons de mieux cette année !

D'AIGUEROSE

Son nom ?

MADAME DES SAULES

Georges d'Espar. (*Geste de bénédiction.*) Soyez heureux !

D'AIGUEROSE

Allons donc ! En tous cas, cela s'arrête au flirt.

MADAME DES SAULES

Qu'en savez-vous ?

D'AIGUEROSE

Ma femme est incapable d'avoir un amant.

MADAME DES SAULES

Et ce qui vous fait le croire ?

D'AIGUEROSE

C'est qu'elle est une honnête femme.

MADAME DES SAULES

Dites donc ! Alors, je ne suis pas une honnête femme, moi ?

D'AIGUEROSE

Si. Mais d'un autre genre.

MADAME DES SAULES, *après une pause.*

Tout-Paris vous dira autre chose encore.

D'AIGUEROSE

Quoi ?

MADAME DES SAULES

Que vous êtes un honnête homme... mais d'un autre genre. (*On frappe à la petite porte de droite.*) Ah ! mon Dieu !

D'AIGUEROSE, *allant à cette porte et mettant la main sur la clef.*

Qui est là ?

UNE VOIX, *du dehors.*

Texier !

D'AIGUEROSE

Ah ! bon ! (*A madame des Saules tout en tournant la clef.*) Ne vous effarouchez pas, c'est mon homme d'affaires.

MADAME DES SAULES

Mais...

D'AIGUEROSE

Aucune importance, vous dis-je ! (*Il ouvre la porte. Texier entre.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, TEXIER

TEXIER, *à d'Aiguerose, apercevant madame des Saules.*

Pardon !... Vous ne m'attendiez donc pas ?

D'AIGUEROSE

Si, puisque je vous ai jeté un bleu.

TEXIER

Au reçu duquel je suis accouru tout de suite.

D'AIGUEROSE

Mille fois merci. C'était urgent. (*Madame des Saules est restée tournant le dos à Texier pour ne pas se faire reconnaître.*)

MADAME DES SAULES, *à d'Aiguerose.*

Au revoir ! (*Texier s'écarte discrètement dans un coin. D'Aiguerose accompagne madame des Saules jusque dans la coulisse, par la porte de droite.*)

TEXIER, *à part, les suivant des yeux.*

Imprudent et imbécile.

SCÈNE III

D'AIGUEROSE, TEXIER

D'AIGUEROSE, *rentrant.*

Vous dites ?

TEXIER

Je dis que vous agissez comme un imprudent et comme un imbécile.

D'AIGUEROSE

Très flatté !

TEXIER

Comme un imbécile, parce que vous vous laissez gruger par cette intrigante. Comme un imprudent, parce que vous la recevez en plein jour au moment où votre femme réclame à cor et à cris un divorce dont la perspective ne vous sourit guère, — et pour cause !

D'AIGUEROSE

Comment voulez-vous que je la reçoive la nuit? Son mari ne lui permet pas de découcher.

TEXIER

Ne la recevez pas.

D'AIGUEROSE

Vous savez bien que cette porte donne accès, par son escalier, sur le petit vestibule. On n'y peut rencontrer que vous, et ça n'est pas compromettant.

TEXIER

Petit ou grand vestibule, il faut sortir de l'hôtel. Et votre fenêtre n'est pas la seule à donner sur l'avenue de l'Alma.

D'AIGUEROSE

Vous me prenez pour un autre. Le petit vestibule communique avec l'immeuble voisin qui est une maison de rapport appartenant à ma femme. Dans cet immeuble habitent notamment les Augé, avec lesquels madame des Saules est en relations de visites. Elle s'y rend même de ce pas. Et elle sortira, dans un quart d'heure, non pas de l'hôtel, mais de chez les Augé.

TEXIER

Soit. Il y a cependant le concierge...

D'AIGUEROSE

Il dépend de moi comme concierge, et je le paie comme complice.

TEXIER

Vous avez toujours raison. Faites ce qu'il vous plaira. Et surtout ne perdons pas plus de temps en bavardages. Que désirez-vous de moi?

D'AIGUEROSE

Toujours la même chose.

TEXIER

De l'argent ?

D'AIGUEROSE

Pas de l'amour !

TEXIER

De l'argent, je n'en ai plus...

D'AIGUEROSE

Texier ! pas de blagues !

TEXIER

... à vous donner !

D'AIGUEROSE

Je connais la balançoire. Soyez tranquille, cette fois comme les autres, les intérêts ne seront pas au taux légal.

TEXIER

Il s'agit bien d'intérêts ! Je vous dis que vous ne représentez plus ce qui s'appelle un radis !

D'AIGUEROSE

Parole ?

TEXIER

Parole !

D'AIGUEROSE

D'honneur?

TEXIER

D'honn... Vous savez bien que le mot est superflu entre nous.

D'AIGUEROSE

Alors, contez-moi ça.

TEXIER

C'est bien simple... (*Il s'installe à l'écritoire, et chiffre, en parlant, sur des papiers épars.*)

D'AIGUEROSE

Une seconde! (*Il va à la porte donnant sur le hall, et donne un tour de clef.*)

TEXIER

Que faites-vous ?

D'AIGUEROSE

Il n'y a plus de raison pour que cette porte soit fermée. Je l'ouvre. (*Il revient au milieu de la pièce.*)

TEXIER

Vous m'écoutez ?

D'AIGUEROSE, *s'asseyant.*

Je vous écoute.

TEXIER

Votre femme vous a apporté...

D'AIGUEROSE

Pas de chiffres. Je suis en froid avec la comptabilité.

TEXIER

Ne riez pas, — c'est moins drôle que vous ne pensez. La moitié de l'apport était constitué dotalement, avec disposition de remplois en immeubles.

D'AIGUEROSE, *railleur.*

En foi de quoi...

TEXIER

Plaît-il ?

D'AIGUEROSE

Rien ! Vous parlez comme un papier timbré.

TEXIER, *haussant les épaules et continuant.*

Grâce à cette clause vous avez pu, lorsque vous aviez besoin d'argent, et avec la complicité d'un notaire véreux...

D'AIGUEROSE

Vous vous traitez bien !

TEXIER

Je suis juste. Vous avez pu, dis-je, dissiper à votre aise...

D'AIGUEROSE

Et à la vôtre !

TEXIER

Nous vendions les rentes, achetions des immeubles, et faisions figurer en moyenne, sur les actes, trois cent cinquante mille francs de prix d'achat pour une maison qui nous en avait bien coûté le iers. Nous partagions la différence.

D'AIGUEROSE

C'était cher, mais indispensable. Eh bien ?

TEXIER

Après, il est resté l'autre moitié que le père Valdon, homme sage, avait heureusement...

D'AIGUEROSE

Heureusement ? Vous avez l'adverbe facétieux.

TEXIER

... heureusement pour sa fille, — réservée dans le contrat comme appartenant, capital et revenus, à la marquise seule, sans qu'il vous fût permis d'intervenir dans la gestion de ces biens. N'en parlons donc pas, à moins que vous jugiez votre femme capable de vendre ce qui lui appartient en propre pour vous donner ce dont vous avez besoin ?

D'AIGUEROSE

Conclusion ?

TEXIER

Conclusion : vous n'avez plus ça... (*Coup d'ongle sur ses dents.*) Je me trompe. Il vous reste deux cent mille francs !...

D'AIGUEROSE

Ah !

TEXIER, *se levant.*

... de passif. Ce n'est pas là, je pense, la ga-

rantie que vous m'offrez pour la somme qui vous est nécessaire ?

D'AIGUEROSE

Indispensable !

TEXIER

Et quelle est cette somme ?

D'AIGUEROSE

Cent vingt !

TEXIER

Mille ?

D'AIGUEROSE

Dame !

TEXIER

Perdus au jeu ?

D'AIGUEROSE

Oui.

TEXIER

Et vous avez pour payer ?

D'AIGUEROSE

Huit jours.

TEXIER

Eh ben, mon vieux !

D'AIGUEROSE

Autrefois, on n'accordait que vingt-quatre heures. Aujourd'hui le relâchement des mœurs a pénétré jusqu'au cercle.

TEXIER

C'est même par là qu'il a commencé. (*Un temps.*) Comment faites-vous pour perdre de pareilles sommes ?

D'AIGUEROSE

Je joue.

TEXIER

Mal !

D'AIGUEROSE

Hein ?

TEXIER

Vous jouiez aussi avant votre mariage et, à cette époque-là, vous gagniez toujours !

D'AIGUEROSE, *avec colère.*

Texier !

TEXIER, *sec et brutal.*

Eh! pardieu! que voulez-vous que je vous dise, moi! Vous n'avez plus le sou, faites comme autrefois. Qu'est-ce qui vous en empêche? Vous n'avez peut-être pas la prétention d'être devenu un honnête homme?

D'AIGUEROSE

Et vous, monsieur?

TEXIER

Ne comparons pas, je vous prie. Moi, je suis une canaille, c'est entendu! Mais je le suis avec une raison, et un but. La raison, c'est que je n'opère que sur d'autres canailles. Le but, c'est ma femme, ma vieille compagne que j'aime, et mes enfants que je chéris, et dont je veux assurer l'avenir. C'est du chinois, ça, pour vous, n'est-ce pas? Eh bien! oui! moi, Texier, je suis un ouvrier de bonheur, vous entendez? Je prends cent pour cent d'intérêts à des coquins... comme vous — de l'argent qu'ils n'ont du reste pas gagné, — mais j'accumule ces intérêts pour aider mes fils, trois braves garçons qui seront utiles à leur pays... et pour que

mes filles aient de quoi aider trois autres braves garçons lorsqu'elles seront en âge de se marier.

D'AIGUEROSE

Vous devriez mettre ça en vers !

TEXIER

Tandis que vous ?... Qu'est-ce que vous faites, vous ?... Qu'est-ce que vous êtes, vous ?... A quoi servez-vous, vous ?... Avez-vous seulement une passion ?... Vous n'avez même pas le génie du mal, vous n'en avez que l'habitude !... Oh ! pas de grands airs ! Vous êtes depuis longtemps accoutumé à m'entendre vous dire ce que je pense, et vous aviez vingt ans quand je vous l'ai dit pour la première fois !... Oui, vous êtes un inutile, par conséquent un parasite, par conséquent nuisible. La tuile tombée d'un toit qui vous supprimerait vous serait, à coup sûr, envoyée par le bon Dieu. Entre nous deux, mon petit, la comparaison ne tient pas !

D'AIGUEROSE, *agité.*

Vous aurez le prix Monthyon. En attendant, il

est heureux que vos extravagances m'aient toujours fait rire, ô intègre Texier !

TEXIER

Extravagances ?

D'AIGUEROSE

Et contradictions. En voulez-vous la preuve ?

TEXIER, *tirant sa montre.*

Vite, alors !

D'AIGUEROSE

Ne vous énervez pas. Je vous garde à l'heure.

TEXIER

Au fait !

D'AIGUEROSE

M'y voici ! Ce que vous drainez en faveur de votre touchante communauté, vous le prétendez pur entre vos mains parce que c'est autant de pris à la coquinerie ?...

TEXIER, *toujours sa montre à la main.*

Achevez.

D'AIGUEROSE

Cependant, ce qui a passé de mes poches dans les vôtres venait de ma femme.

TEXIER

Votre femme !... Votre femme !... Elle sera quinze fois millionnaire !... Si c'est là la misère que vous me proposez de plaindre !... (*Entre ses dents.*) Fille de parvenus enrichis sur le dos de l'ouvrier !

D'AIGUEROSE

Oh ! oh ! vous êtes un anarchiste !

TEXIER, *vivement et sèchement.*

Pardon ! En politique, je suis conservateur ! (*Il consulte sa montre.*) Finissons-en.

D'AIGUEROSE

Je ne demande pas mieux. Que dois-je faire ?

TEXIER, *après un silence méditatif.*

Eh bien... (*Il s'interrompt, voyant entrer un domestique qui présente une carte à d'Aiguerose.*)

D'AIGUEROSE, *lisant la carte.*

La Berronnière ! Faites entrer. (*Le domestique sort.*)

TEXIER

Je m'en vais.

D'AIGUEROSE

Non pas ! restez au contraire ! Ce La Berronnière est un des familiers de la marquise ! Je l'ai appelé sous un prétexte facile pour qu'il nous renseigne sans s'en douter. Lorsque vous l'aurez entendu, vous me conseillerez plus utilement... Ne vous étonnez pas, et approuvez toujours !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA BERRONNIÈRE,
revêtu de sa peau de bique.

LA BERRONNIÈRE, *entrant.*

Bonjour, d'Aiguerose ! (*Poignée de main. Légère inclinaison de tête vers Texier.*)

D'AIGUEROSE, *présentations.*

Le vicomte de La Berronnière... Monsieur Texier.

LA BERRONNIÈRE

Monsieur !... (*A d'Aiguerose.*) Vous m'avez fait appeler ?

D'AIGUEROSE, *signe affirmatif.*

Les affaires !... Voici : Monsieur Texier désirerait être mis en rapports avec vous pour vous entretenir du nouveau moteur que vous allez exploiter. (*Stupéfaction de Texier.*)

LA BERRONNIÈRE, *sourire aimable.*

Ah ! Monsieur s'occupe d'automobilisme ?

TEXIER, *furieux, consultant sa montre.*

Il paraît !

LA BERRONNIÈRE, *les yeux fixés vers la montre, puis dévisageant Texier.*

Et d'horlogerie ?

D'AIGUEROSE, *regard terrible et suppliant à Texier.*

Texier est un de mes vieux amis. Il est notaire.

LA BERRONNIÈRE

Deux qualités !

D'AIGUEROSE

Des clients lui ont demandé de leur faire

des placements dans l'industrie. L'industrie de l'avenir, c'est l'automobilisme. Tout de suite, j'ai pensé à vous.

LA BERRONNIÈRE

Je vous sais gré de l'intention. Mais j'ai réuni tous les capitaux.

D'AIGUEROSE

Déjà ?

LA BERRONNIÈRE

Mon Dieu oui ! J'estime qu'en affaires il faut aller comme sur les routes. Du quarante-cinq à l'heure ! J'ai donc acheté moi-même la moitié des actions. Quant à l'autre moitié, elle a été acquise par un ami.

D'AIGUEROSE

Bah !... qui s'appelle ?

LA BERRONNIÈRE

Vous êtes curieux ! Georges d'Espar.

D'AIGUEROSE

L'homme des chevaux emportés ? Bigre ! un ami de fraîche date !

LA BERRONNIÈRE

Très fraîche. C'est chez vous... non, chez la marquise que nous nous sommes liés, il y a un mois à peine. Aujourd'hui, nous ne nous quittons plus.

D'AIGUEROSE

Quel enthousiasme !

LA BERRONNIÈRE

En amitié, je vais comme sur les routes, du quarante-cinq à l'heure ! Quand je ne marche pas, il n'y a personne ! Quand je marche, c'est pour de bon. D'Espar ? Mais c'est le garçon le plus intéressant et le plus charmant que je sache. Voilà un homme qui a quelques millions à grignoter. Et savez-vous où il passe son temps ? Dans un laboratoire et dans un atelier de force motrice qu'il s'est fait construire. C'est un savant. Voici dix ans qu'il travaille le problème de la navigation aérienne. Il m'a expliqué ça ! C'est épatant ! (*Dessin dans l'espace.*) Un ballon plus lourd que l'air... en chose... en aluminium... avec des jeux d'hélice et un éperon... et puis un gouvernail à voiles... Ça n'a qu'un tort, c'est que jusqu'ici, ça ne marche pas...

Mais ça marchera, c'est moi qui vous le dis ! Ce jour-là, ce que je plaquerai l'automobile ! Pensez donc ! Plus de rues ! Plus de vitesse moyenne ! Plus de sergents de ville ! Plus de bâtons blancs et plus de procès-verbal ! Du deux cent cinquante à l'heure ! On ira dans le Midi comme on va à Longchamps ! Je vous réponds que d'Espar réussira. En attendant, c'est lui qui m'a dessiné les plans de mon moteur. Bref, il me plaît. Je l'aime beaucoup ! Ça ne vous gêne pas ?

TEXIER

D'où vient-il, ce monsieur d'Espar ?

LA BERRONNIÈRE

Il... (*Il s'interrompt brusquement, et fixe Texier. Silence.*) Cela vous intéresse beaucoup ?

D'AIGUEROSE

Mais...

LA BERRONNIÈRE

Monsieur le notaire fait de la statistique ? Des études de mœurs ? De la police d'idem ?

TEXIER

Mais, monsieur...

LA BERRONNIÈRE

Il dirige une agence ?... Il a une fille à marier ?... Il collectionne les dossiers secrets ?

D'AIGUEROSE

Ecoutez...

LA BERRONNIÈRE

Recherches privées ? Toutes missions de confiance ? On traite à forfait ? Rien à verser d'avance ?

TEXIER, D'AIGUEROSE, *ensemble.*

Ah çà... ! — Voyons, cher ami...

LA BERRONNIÈRE, *à Texier.*

Ne vous défendez pas ! Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. C'est très honorable, mais adressez-vous au concierge. Le concierge est dans l'escalier de service.

D'AIGUEROSE, *très agité.*

Vraiment, cette plaisanterie...

LA BERRONNIÈRE, *changeant de ton.*

Mon cher d'Aigucrose, nous n'avons jamais sympathisé jusqu'à la folie, n'est-ce pas ? Il y a des choses dans votre caractère qui ne me séduisent

que médiocrement. Il y en a dans le mien qui ne vous plaisent pas du tout : je suis droit comme le plus court chemin d'un point à un autre. Cela finirait certainement mal entre nous Restons-en là, quand il en est temps encore sans qu'il y ait de la casse, et quand vous aurez besoin de renseignements spéciaux, envoyez donc monsieur dans la loge ou à l'office. Adieu.

D'AIGUEROSE

La Berronnière ! Vous êtes fou !

LA BERRONNIÈRE

Fou, c'est possible ! Imbécile, je le nie ! (*Il sort.*)

SCÈNE V

TEXIER, D'AIGUEROSE

D'AIGUEROSE, *exaspéré.*

Maladroit !

TEXIER

Ah ! oui, parlons de vous ! Vous êtes fin, avec vos histoires d'automobiles ! Ce La Berronnière vous a rivé le clou, il a bien fait ! C'est tout ce que vous avez à me dire ? Je suis pressé !

D'AIGUEROSE, *nerveux.*

Voyons Texier, après tout, êtes-vous mon ami ou mon ennemi ?

TEXIER

Je suis votre homme d'affaires.

D'AIGUEROSE

Eh bien, alors !

TEXIER

Eh bien, il n'y a plus d'affaires. Vous n'avez plus rien.

D'AIGUEROSE

Il y a les immeubles ; vous l'avez dit vous-même...

TEXIER

Pour vendre, il faut l'autorisation de votre femme.

D'AIGUEROSE, *plus bas.*

Est-ce bien nécessaire ?

TEXIER

Ah ! non ! je veux bien courir sur le bord de ce torrent qu'on appelle le Code, mais je ne veux pas me jeter dedans !

D'AIGUEROSE, *de plus en plus nerveux.*

Texier !

TEXIER

Encore !

D'AIGUEROSE

Il me faut, vous entendez ? il me faut ce que je vous ai dit !

TEXIER

Prenez des arrangements.

D'AIGUEROSE

C'est fou ! Vous croyez que l'on peut payer ses dettes de jeu avec des bons Dufayel ?

TEXIER

Alors, frappez chez la marquise.

D'AIGUEROSE, *exaspéré.*

Eh ! vous savez bien qu'elle me refusera !

TEXIER, *haussant les épaules.*

Allons donc !

D'AIGUEROSE

Que voulez-vous dire ?

TEXIER

Je dis... Écoutez, vous me demandez un avis, soit. Le suivrez-vous ?

D'AIGUEROSE

A la lettre !

TEXIER

Bon. Il y a huit ans que votre femme n'est pas votre femme.

D'AIGUEROSE

Elle le fut trois jours !

TEXIER

Parfaitement. Le quatrième vous la trompiez et elle le savait. Eh bien ! il faut qu'elle redevienne votre femme.

D'AIGUEROSE

Impossible.

TEXIER, *mouvement de retraite.*

Bonsoir !

D'AIGUEROSE

Mais comment voulez-vous ?

TEXIER

Vous êtes son mari. Vous avez tous les droits.

D'AIGUEROSE, *après une seconde d'hésitation.*

Et... alors ?

TEXIER

Alors... C'est de la psychologie, cela... vous n'y comprendriez rien ! Alors, nous en reparlerons. En attendant, suivez mon conseil, et faites-moi signe.

D'AIGUEROSE

C'est bien.

TEXIER, *allant prendre sa serviette sur une chaise.*

Au revoir !

D'AIGUEROSE

A bientôt.

TEXIER

Je l'espère. (*Il sort. D'Aiguerose, profondément*

absorbé, fait fébrilement quelques pas dans la pièce. Puis, il semble prendre une décision brusque, et sonne. Un domestique entre.)

D'AIGUEROSE

La marquise reçoit-elle ?

LE DOMESTIQUE

Madame la marquise a reçu jusqu'à quatre heures.

D'AIGUEROSE

Je vous demande si elle a du monde en ce moment ?

LE DOMESTIQUE

Non, monsieur le marquis.

D'AIGUEROSE

Dites que je lui serais reconnaissant de m'accorder quelques minutes. (*Le domestique sort. D'Aiguerose, agité, va prendre une cigarette, l'allume, puis la jette dans la cheminée. Marthe entre.*)

SCÈNE VI

D'AIGUEROSE, MARTHE

D'AIGUEROSE, *très doux.*

Pourquoi vous êtes-vous dérangée ? Je vous faisais demander simplement si vous pouviez me recevoir. (*Il avance un fauteuil avec empressement.*)

MARTHE

Me voici. C'est plus simple. (*Elle va s'asseoir dans le fauteuil, mais son regard est arrêté par un objet qui traîne sur ce siège, un grand crochet d'écaille, qu'elle ramasse et tend à d'Aiguerose.*) Vous perdez vos épingles à cheveux ! (*D'Aiguerose prend l'épingle et la jette nerveusement dans la cheminée.*) Je vous écoute.

D'AIGUEROSE

Vous semblez peu disposée à m'entendre ?

MARTHE

Au contraire. J'ai moi-même à vous parler.

D'AIGUEROSE

Faites.

MARTHE

Après vous.

D'AIGUEROSE

Non! Non! Je suis tout oreilles.

MARTHE

Et tout miel. Seriez-vous souffrant ?

D'AIGUEROSE

Ma chère amie...

MARTHE

Allons, pas de tendresse. Venez droit au but. Vous avez besoin de moi, c'est clair. Que puis-je ?

D'AIGUEROSE

Beaucoup.

MARTHE

Tant mieux.

D'AIGUEROSE, *stupéfait.*

Ah!... Hier soir...

MARTHE, *continuant.*

... Au cercle...

D'AIGUEROSE, *interloqué.*

Oui.

MARTHE

Vous avez perdu.

D'AIGUEROSE

J'ai perdu.

MARTHE

L'addition ?

D'AIGUEROSE

L'ad?...

MARTHE

... dition. Oui. Combien vous faut-il ?

D'AIGUEROSE

Cent vingt mille francs.

MARTHE

Diable.

D'AIGUEROSE

Oui, c'est raide. Mais, je vous jure...

MARTHE

Non, pas de serments. Vous auriez l'air d'un fiancé.

D'AIGUEROSE

Puisque je vous affirme...

MARTHE

Détrompez-vous donc. Ce n'est pas la somme qui m'effraye... Seulement le souci d'une petite formalité que je vais remplir tout de suite du reste. (*Elle tire un papier de son corsage et se dirige vers la table à écrire.*)

D'AIGUEROSE

Que faites-vous ?

MARTHE, *simplement.*

Je savais ce que vous aviez perdu.

D'AIGUEROSE

Vous saviez... comment ?

MARTHE, *tout en écrivant.*

Tout se sait. Je vous avais donc préparé un chèque sur la banque Hoffman. Vous me dites qu'il vous faut vingt mille francs de plus... je vais

donc surcharger ce papier. Ce n'est pas très régulier, mais le caissier des Hoffman est très gentil-Il paiera.

D'AIGUEROSE

Ah ! Marthe ! vous avez du sang, vous !

MARTHE, *lui tendant le chèque.*

La race, n'est-ce pas ? Plus que vous croyez. Voici la chose.

D'AIGUEROSE

Merci !... C'est la dernière fois.

MARTHE

Évidemment.

D'AIGUEROSE

Et que le diable y soit si je touche encore un carte !

MARTHE

Je vous le souhaite, mais ça m'est égal. (*Mouvement étonné de d'Aiguerose.*) Mon Dieu, oui, que voulez-vous que cela me fasse quand je ne porterai plus vetre nom ?

D'AIGUEROSE

Plaît-il ?

MARTHE

Rien qui vous étonne, peut-être ?

D'AIGUEROSE, *changeant de ton.*

Oh ! trêve d'énigmes !

MARTHE

Je suis loin de toute énigme. Que vous ai-je dit la dernière fois que nous nous sommes vus, il y a quelque vingt jours ?

D'AIGUEROSE

Peu importe.

MARTHE

Il importe beaucoup. Je vous ai largement donné le temps d'y réfléchir.

D'AIGUEROSE

Vous êtes une enfant.

MARTHE, *narquoise.*

Il n'y a plus d'enfants !

D'AIGUEROSE

Enfin ! quoi ?

MARTHE

Quoi ? C'est court. J'entends aujourd'hui connaître votre décision, quitte à vous faire savoir la mienne.

D'AIGUEROSE

Quelle décision ?

MARTHE

Ne faites pas le sourd. Qu'avez-vous résolu pour notre divorce ?

D'AIGUEROSE

J'ai résolu...

MARTHE

Ah ! bon !

D'AIGUEROSE

Qu'à l'avenir nous éviterions d'épiloguer sur des plaisanteries de ce genre !...

MARTHE

C'est tout ?

D'AIGUEROSE

Et que vous reviendrez à plus de sagesse. J'espé-

rais que ce que vous m'aviez dit naguère était la résultante d'un état d'humeur pardonnable à une femme, et que je vous ai pardonné du reste.

MARTHE

Doux maître !

D'AIGUEROSE

Puisque vous y revenez, sachez donc que le mot seul m'est désagréable, et que je vous serai reconnaissant de ne plus le prononcer devant moi.

MARTHE

Et cependant je le prononce, et cependant je vous demande pour la seconde et dernière fois : « Qu'avez-vous résolu pour notre divorce ? »

D'AIGUEROSE, *cassant.*

J'ai répondu.

MARTHE

Parfait. J'agirai donc seule. (*Elle fait un pas pour sortir.*)

D'AIGUEROSE, *l'arrêtant.*

Un instant. Causons, puisque cet entretien doit

être définitif. Peut-on savoir le motif de votre résolution subite ?

MARTHE

Ma volonté est un motif suffisant.

D'AIGUEROSE

Je ne crois pas qu'il se trouve un tribunal de cet avis. Et que lui direz-vous, à ce tribunal, pour expliquer cette résolution après huit ans de mariage ?

MARTHE

Après huit ans de souffrances !

D'AIGUEROSE

Ne chicanons pas sur les mots.

MARTHE

Je lui dirai que vous êtes un misérable.

D'AIGUEROSE

Il faudra le prouver !

MARTHE

C'est facile.

D'AIGUEROSE

Voyons ?

MARTHE

Je lui crierai ma misère ! Je lui dirai tout ce que j'ai supporté, tout ce que j'ai pleuré, mes rages, mes désespoirs et mes deuils depuis ce marché...

D'AIGUEROSE

Oh ! le vilain mot !

MARTHE

... depuis ce marché odieux entre mes parents aveugles et votre bassesse intéressée !

D'AIGUEROSE

Pardon !... Vous avez consenti à ce marché !

MARTHE

Mon consentement, qu'était-il et que valait-il ? Que vaut le consentement d'une jeune fille ignorante, qui ne sait rien de la vie ni de l'amour, qui ne soupçonne pas l'existence du mal que vous personnifiez, qui ne prévoit pas la torture dégradante de l'alcôve, la honte et le dégoût du viol légal, et qui comprend trop tard l'ignoble trafic dont elle fut la victime pour satisfaire la vanité des uns et l'intérêt de l'autre !

D'AIGUEROSE

Et cætera ! et cætera ! Vieille histoire que vous nous contez là. Ce n'est pas mon procès, c'est celui du mariage, institution sacrée. Il n'est point de juges pour vous suivre sur ce terrain.

MARTHE

Les juges ?... Ah ! les juges ! il faudra bien cependant qu'ils sachent ce que vous êtes, et que s'il vous restait un peu d'âme, vous ne pourriez la regarder sans effroi !

D'AIGUEROSE, *ironique.*

Poésie !

MARTHE

Les juges ! Il faudra bien qu'ils reconnaissent le non-sens, le néant de ce mariage fictif où je n'ai trouvé que nausée et désespoirs ; il faudra bien qu'ils mettent un terme à ce mensonge, que dis-je ! à cette duperie trop longtemps infligée, trop longtemps supportée !

D'AIGUEROSE

Voilà justement ce qu'ils ne comprendront jamais ! C'est qu'elle fut supportée cinq ans, cette

duperie, et que le désir vous prit si soudainement de vous y soustraire.

MARTHE

Ah ! c'est que l'heure vient où surgit la révolte !

D'AIGUEROSE

Et vous savez quelle est cette heure ? Je vous défie bien de la proclamer !

MARTHE

C'est...

D'AIGUEROSE, *l'interrompant.*

C'est l'heure où l'on a un amant !

MARTHE

Vous mentez !

D'AIGUEROSE

Allons ! vous m'aviez donc pris pour un sot ?

MARTHE, *hors d'elle.*

Et quand cela serait ? Eh bien ! oui ! il est un être que j'aime ! Un homme, celui-là, un homme ! avec tout ce que ce mot comporte de pitié, de fierté, de force, de courage et de tendresse. Eh

bien oui ! j'aime ! j'aime de tout ce que j'ai souffert, de tout ce que j'ai rêvé, de tout mon sang révolté, de tout mon passé d'étouffement, de tout moi ! de tout moi ! Je l'aime autant que je vous hais, et voilà pourquoi je veux me libérer de votre présence, de votre exploitation misérable et de votre nom sali ! Ah ! vous vous imaginiez qu'elle s'écoulerait indéfiniment, cette existence de fange et d'exécration ! Parce que vous me voyiez arborer fière mine et m'étourdir dans la fatigue physique, vous croyiez à l'éternité de ce servage !... Ah !... Ah !... vous ne pensiez pas qu'il doit y avoir dans la vie d'une femme comme moi, pleine de force et d'audace, et dont l'âme ne s'est pas rétrécie aux visions mesquines de son milieu, — qu'il doit y avoir dans sa vie un abîme vainement caché par ses mœurs actives et sa prodigalité d'énergie !... Ah !... vous n'avez pas pensé... c'est admirable !... vous n'avez pas pensé qu'elle est jeune, qu'elle est spontanée, qu'elle a du cœur, et que tout cela ne peut se stériliser dans la haine, mais doit au contraire se développer en beauté, triompher en amour ! Enfin, qu'il suffira de la rencontre d'un être à sa taille pour que toute l'injustice, tout le mensonge,

tout le passé s'écroule ! pour qu'elle renaisse en pleine conscience, pour qu'elle s'affranchisse en plein idéal, et pour que rien, rien ! rien ! ne puisse endiguer sa passion !

D'AIGUEROSE, *crispé.*

Rien ? Si ! Le mari !

MARTHE

Le mari, c'est un fantoche, et on le brise !

D'AIGUEROSE

Le mari, c'est un maître, et il ordonne !

MARTHE

Ordonnez donc ! Nous allons voir !

D'AIGUEROSE

C'est bien ce que je vais faire. Madame, vous avez prononcé vous-même, tout à l'heure, le mot irréparable. Il y a un pacte entre nous, il faut que ce pacte soit tenu. Vous avez choisi mon nom, et vous l'avez échangé contre la situation qui m'est faite. Je l'ai. Je la garde.

MARTHE

Je vais demander le divorce.

D'AIGUEROSE

Vous ne l'aurez pas. Vous êtes sans griefs !

MARTHE

Vous avez dilapidé la moitié de mon bien. Gardez-la, je vous en fais grâce. Mais j'invoque ce vol pour me libérer.

D'AIGUEROSE

Prouvez ! Tout est là.

MARTHE

Je prouverai.

D'AIGUEROSE

N'essayez pas. J'avais votre consentement, j'avais votre signature.

MARTHE

J'attesterai que vos maîtresses couchent sous mon toit.

D'AIGUEROSE

Peine perdue. Dès l'heure présente, je deviens un mari modèle !

MARTHE

Restent vos dettes de jeu !

D'AIGUEROSE, *brandissant le chèque.*

Demain il n'en sera plus trace !

MARTHE

Tant pis alors ! Je quitterai le domicile conjugal ! (*Elle va pour sortir.*)

D'AIGUEROSE, *lui barrant le passage.*

Vous y rentrerez !... Et ce n'est pas tout. Vous venez de m'exprimer votre volonté. Voici la mienne. A partir de ce jour, nous vivrons en commun, vous balayerez, — ou j'en prendrai soin moi-même — tout votre entourage, vos écrivains, vos féministes, vos inventeurs, et ce soir j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

MARTHE, *affolée.*

Vous ! Vous oseriez cet outrage !

D'AIGUEROSE

Moi ! j'exercerai ce droit.

MARTHE

Ah ! gredin !

D'AIGUEROSE, *maîtrisant un geste de violence.*

Non ! Vous n'aurez aucun grief !... (*Il se dirige vers la porte.*) A ce soir !

MARTHE, *soudain transfigurée.*

Eh bien! J'y compte! A ce soir! (*D'Aiguerose sort. Elle titube, porte la main à sa gorge, étouffée. Puis faisant un effort énergique, elle se redresse et va sonner. Un domestique entre. Marthe se met à l'écritoire et griffonne quelques mots.*)

MARTHE

Attendez!... Ce mot à monsieur d'Espar, 12, rue Pierre-Charron... (*Elle cachette l'enveloppe.*) Allez vite, et attendez la reponse. (*Le domestique sort.*) Oh! bandit! bandit! bandit!

ET LE RIDEAU TOMBE

ACTE TROISIÈME

Boudoir très Liberty communiquant, par une large ouverture en pan coupé, à gauche, avec la chambre à coucher de Marthe. Limité par des colonnes, le pan coupé laisse voir un ameublement blanc Louis XVI : lit de milieu surmonté d'une coupole de soie brochée, petits meubles et sièges sobres, tout en clarté. — Dans le boudoir, à gauche, petite porte au second plan, cheminée au premier, avec un grand cartel de style. Au fond, porte voisinant avec la baie et donnant sur la serre. A droite, double porte donnant sur le hall. Meuble encombré, mais très élégamment, d'outils de toilette.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, *entrant par la porte du fond, suivie de* GILEQUAIN. *Le boudoir n'est éclairé que par le reflet d'une petite lampe électrique allumée, dans la chambre, au faîte du lit. Gilequain, introduit, s'arrête, surpris par les ténèbres. Claire allume les*

candélabres de la cheminée, une lampe à grand abat-jour et deux appliques contre le mur de droite.

GILEQUAIN, *voix de troisième rôle.*

Diable! c'est la Tour de Nesle. (*Silence.*) Voyons, mademoiselle... mademoiselle... Comment t'appelles-tu ?...

CLAIRE, *allumant les appliques.*

Et toi?...

GILEQUAIN

Pardon... comment vous appelez-vous?

CLAIRE

Claire.

GILEQUAIN

Comme le jour! Eh bien, vous savez, tout ça ne l'est pas!

CLAIRE

Tout quoi ?

GILEQUAIN, *regard circulaire et ahuri.*

Tous ces mystères !

CLAIRE

Il n'y a pas de mystères, monsieur.

GILEQUAIN

Mais si.

CLAIRE

Mais non.

GILEQUAIN

Mais si.

CLAIRE

Bon. Si vous y tenez !

GILEQUAIN

Voyons, la marquise ?

CLAIRE

Je vous ai dit que madame ne tarderait pas à rentrer.

GILEQUAIN

Et pourquoi m'introduisez-vous dans ce lieu suggestif ?

CLAIRE

Ce n'est pas un lieu comme vous dites !

GILEQUAIN

Eh bien ?

CLAIRE

Parce que j'ai des ordres.

GILEQUAIN

Voui ! Mais pourquoi vous les a-t-on donnés?

CLAIRE

Parce que je suis payée pour en recevoir.

GILEQUAIN

Oh ! oh ! quelle rosse moussue vous faites !

CLAIRE

Tiens ! vous vous permettez de me prendre la taille dans l'escalier !...

GILEQUAIN

Moi !

CLAIRE

Vous ! Ce n'est pas le pape !

GILEQUAIN

Pas fait exprès. Une habitude d'enfance.

CLAIRE

Ben ! on voit que vous êtes un artiste !

GILEQUAIN

Allons, soyez mignonne ! Dites-moi ce qui se passe. Ne mentez pas, il se passe quelque chose.

CLAIRE

Rien.

GILEQUAIN, *tirant un bleu de sa poche.*

Voyez cette invitation, à six heures du soir, et dans quels termes... « Quelques amis... « Heu... « Petite fête inattendue... » Heu... « Neuf heures et demie... » Hon... « Nouveau chapitre pour votre livre... » Hon... « Cordial shake-hands... » Post-scriptum... « Pas d'habit, le vieux veston... » (*Répondant au regard ironique de Claire vers son habit et sa cravate blanche.*) Je n'en ai pas, de vieux veston ! Déjà pas mal, hein ! Plein de sous-entendus... fébrile, exceptionnel dans la forme et mystérieux dans le fond !

CLAIRE, *mouvement de retraite.*

Si monsieur veut les journaux du soir...

GILEQUAIN

Merci. Restez donc ! Je vous préfère mille fois aux journaux du soir !

CLAIRE

Mais...

GILEQUAIN

Il n'y a pas de mais. Je n'ai pas fini. Parlons de l'accueil. J'arrive...

CLAIRE

A neuf heures.

GILEQUAIN

Pourquoi pas ?

CLAIRE

Madame la marquise avait écrit neuf heures et demie.

GILEQUAIN, *sourire engageant.*

Je ne regrette rien.

CLAIRE

Oui, mais...

GILEQUAIN, *interrompant.*

Elle ne me laissera pas finir ! J'arrive. Hôtel si-

lencieux. Portier muet. Lumière rare. Pas même un éclairage de petites réceptions. Pas plus de valet de pied que sur ma main!

CLAIRE

Madame a donné congé pour la nuit, et comme c'est ce soir le bal Wagram, le bal des gens de maison...

GILEQUAIN

Enfin, dans l'escalier, je trouve mademoiselle Claire, charmante soubrette qui vient à ma rencontre...

CLAIRE

Le concierge a la consigne de me sonner quand il entre quelqu'un.

GILEQUAIN

Et mademoiselle Claire m'introduit dans une chambre à coucher. Avouez que ça n'est pas ordinaire. C'est la vôtre, cette chambre?

CLAIRE

Oh! non!...

GILEQUAIN

Tant pis.

CLAIRE, *même jeu que plus haut.*

Si monsieur veut les journaux du soir...

GIL EQUAIN

Je les ai lus. Ils sont idiots les journaux du soir !

CLAIRE

C'est qu'il faut que je me trotte. Si madame la marquise repiquait !

GILEQUAIN, *la retenant par la main.*

Minute. En somme vous ne m'avez pas dit ce que vous faites ici ?

CLAIRE

Ce que...

GILEQUAIN

Oui. Pourquoi êtes-vous femme de chambre ? Vous n'ignorez pas cependant que vous avez toutes les grâces, des dents... riez un peu que je voie vos dents... (*Elle rit.*) Des dents admirables, des yeux noyés de langueur, un ovale !... Et puis une gorge distinguée, perverse, troublante comme un accord

de Rollinat ou une arrière-pensée de Verlaine ! Femme de chambre, vous ! C'est une injure à la beauté !

CLAIRE

Mais monsieur, je suis une honnête fille !

GILEQUAIN

Bien entendu ! On commence toujours par là. La Fornarine aussi fut une honnête fille ! Ça ne l'a pas empêchée d'esquinter Raphaël dans les grandes largeurs. Du reste, est-ce un métier pour honnêtes filles, ça, femme de chambre ?

CLAIRE

Dame !

GILEQUAIN

Candeur ! Le premier familier venu de la maison arrivant un peu avant l'heure, vous pince la taille dans l'escalier. Non. Il faut vous trouver autre chose !

CLAIRE

Où ?

GILEQUAIN

Au beuglant.

CLAIRE

Vous me dites tous ça. Et puis quand il s'agit de s'exécuter, il n'y a plus personne !

GILEQUAIN

Nous en recauserons. En attendant, illuminez-moi sur les secrets qui se cachent ici. La lumière ! Je veux toute la lumière !

CLAIRE

Ecoutez, monsieur. Je suis prête à tout pour vous faire plaisir...

GILEQUAIN

Ça c'est gentil !

CLAIRE

Même à entrer au beuglant. Mais ne me questionnez pas dans mon service. Je ne répondrai pas ! C'est mon point d'honneur.

GILEQUAIN

Un point d'honneur, à la ligne ! Soit. Me direz-vous au moins si, oui ou non, je suis invité ce soir ?

CLAIRE

Ça, oui !

GILEQUAIN

Eh bien, alors ! débarrassez-moi, s'il vous plaît. (*Il ôte son pardessus et le lui tend avec sa canne.*)

CLAIRE, *prenant les effets.*

Oui, monsieur. (*Sonnerie électrique. Elle sort vivement.*)

GILEQUAIN, *la suivant des yeux.*

Cruelle énigme... C'est égal, si le parti des ducs m'avait vu ! Quelle tape pour l'élection ! (*Madame de la Berronnière entre.*)

SCÈNE II

GILEQUAIN, MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *puis* LE DOCTEUR

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *entrant.*

Bonjour Gilequain ! (*Surprise.*) Eh bien !

GILEQUAIN

Ah ! ah ! c'est votre tour !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

La marquise ?

GILEQUAIN

Sortie.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Alors ?...

GILEQUAIN

Elle va rentrer.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Qu'est-il donc arrivé ?

GILEQUAIN

Je vous le demande. (*Petit silence.*)

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Pauvre Marthe !

GILEQUAIN

Vous la plaignez ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Ah ! certes !

GILEQUAIN

Vous savez donc quelque chose ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Ce que nous savons tous.

GILEQUAIN

Son divorce ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Ne va pas.

GILEQUAIN

Ah ! D'Aiguerose ne veut pas déloger ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Pas d'un pouce !

GILEQUAIN

Snobisme !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Quoi donc ?

GILEQUAIN

Il se fait blanchir à Londres et son mariage, c'est sa vallée du Nil. Il y reste, à l'anglaise !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

C'était prévu. Mettez-vous à sa place !

GILEQUAIN

Non. J'aime mieux la mienne.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Evidemment, le torchon brûle.

GILEQUAIN

Et, selon vous, notre présence ici se rapporterait à cette histoire ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Peut-être.

GILEQUAIN

Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Tout. L'atmosphère est anormale.

GILEQUAIN

Plutôt. Cependant, j'ai beau me casser la tête, je ne vois pas en quoi nous pouvons être utiles...

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Vous, c'est certain. Je ne vois pas non plus.

Moi, c'est différent. Marthe est mon amie. Il serait logique, nécessaire même, qu'elle m'appelât dans un moment de désarroi.

GILEQUAIN

Bref, je suis considérablement intrigué !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Pas autant que je suis inquiète !

LE DOCTEUR, *entré sur ces derniers mots.*

Et moi donc !

GILEQUAIN

Ah ! docteur ! vous arrivez bien !

LE DOCTEUR

Du tout. J'arrive très mal !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Vous allez nous éclairer !

LE DOCTEUR

Ah ! oui ! de mes ténèbres ! Je ne sais que ce que vous devez savoir. Que la marquise m'a jeté un appel bizarre... Que l'air est à l'orage... Que cette maison est étrange... Enfin que ma filleule...

GILEQUAIN

C'est votre filleule ?

LE DOCTEUR

Un peu. Elle a fini par l'oublier dans la vie affolée qu'elle mène depuis ce mariage que... que... (*il cherche*) que le bon Dieu patafiole !... Moi, je n'ai rien oublié du tout, je lui ai voué toute l'affection que j'aurais donnée à mes enfants...

GILEQUAIN

Vous n'avez pas d'enfants ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *riant.*

Le docteur n'est pas marié.

LE DOCTEUR

Mauvaise raison. La preuve, c'est que j'ai cru, pendant deux ans, que j'avais un fils. Seulement, on m'a fourni la preuve que c'était une ridicule erreur. La mère s'était trompée de jour !

GILEQUAIN

C'est fréquent.

LE DOCTEUR

Alors, vous comprenez, un vieux garçon !... Je

me suis attaché à Marthe comme à ma propre fille. C'est vous donner la mesure de mon trouble.

GILEQUAIN

Qui sait ? Nous nous montons peut-être le coup?

LE DOCTEUR

C'est que je la connais ! Je sais les ressorts d'énergie, les tensions de volonté qu'il y a dans cette âme-là ! Nature de fer sous des dehors enjoués !... Toute pétrie d'indépendance ! Toujours en révolte contre l'injustice !... Et d'une logique terrible ! Ajoutez un cœur d'or à tous ces défauts, et faites le compte. (*A Gilequain qui a tiré un carnet de sa poche, et qui écrit.*) Qu'est-ce que vous faites ?

GILEQUAIN

Je notes des épithètes. Vous me dessinez là une femme en cinq secs ! (*Marthe, suivie de La Berronnière, ouvre la porte de gauche et paraît dans l'huisserie.*)

LE DOCTEUR, *à Gilequain, pendant que madame de La Berronnière court vers Marthe qui l'invite au silence d'un geste souriant.*

Eh bien, je vais vous y ajouter une idée géné-

rale. Ces natures brisent tout, à moins que la vie les brise !...

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTHE *et* LA BERRONNIÈRE

MARTHE

Ou que l'amour les équilibre !

TOUS, *avec empressement.*

Ah ! enfin !... Eh bien !... Quoi ?... Quoi ?...

MARTHE, *souriante.*

Ciel ! que d'émotion ! (*A Gilequain.*) Voulez-vous de l'éther ? (*A tous.*) Allons, vous êtes bien gentils, bien bien gentils d'être venus. Je retrouve là les vrais amis... (*Au docteur.*) Ceux qui m'aiment !

LE DOCTEUR, *bougon.*

Trop !

MARTHE

Oui. Vous boudez toujours, mais vous accourez au premier appel.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *entraînant Marthe vers la chambre.*

Enfin ! tu avoues donc qu'il se passe quelque chose de grave. Viens vite m'expliquer... Je me meurs d'angoisse, viens !

GILEQUAIN

Ouais ! Et nous ?

MARTHE, *à Gilequain, tout en accompagnant madame de La Berronnière dans la chambre.*

Patience ! (*Groupes : dans la chambre, madame de La Berronnière aide Marthe à se débarrasser de ses fourrures qu'elles jettent sur le lit. Claire apparaît, enlève le tout et sort par le fond après avoir reçu des ordres de sa maîtresse. Devant le lit, Marthe et madame de La Berronnière s'entretiennent à voix basse, pendant le colloque des trois hommes restés à l'avant-scène.*)

GILEQUAIN, *à La Berronnière.*

Ainsi, c'est irrévocable, vous ne lâcherez plus cette défroque !

LA BERRONNIÈRE, *en peau de bique.*

Jamais ! Et aujourd'hui moins que jamais ! Ce

que vous appelez une défroque devient le signe distinctif d'un sacerdoce.

GILEQUAIN

Excusez du peu !

LA BERRONNIÈRE

Tordez-vous. Mais, je vous le jure, jamais votre psychologie ne rendra les services qu'on attend de mon automobile cette nuit !

GILEQUAIN

Des services ?... A qui ?... (*Ironique.*) à d'Aigue-rose ?

LA BERRONNIÈRE

Non, par exemple ! Je lui garde un chien de ma chienne à celui-là.

GILEQUAIN

Enfin brouillés ?

LA BERRONNIÈRE

A mort !

GILEQUAIN

Cristi !

LA BERRONNIÈRE

Je vous l'ai dit plus d'une fois, c'est à mon sens un vilain monsieur, et je ne lui touchais la main que par égard pour la marquise. Dès aujourd'hui, j'en suis dispensé.

GILEQUAIN

Des mots ?

LA BERRONNIÈRE

Le sire prétendait me faire jouer un rôle... Ah ! tenez, n'en parlons plus !... Le sang me bout !

LE DOCTEUR, *qui écoute, assis sur un coin de table.*

La Berronnière, je parie que vous êtes un brave garçon.

GILEQUAIN

Cinquante contre un ! Le tuyau ne crève pas !

LA BERRONNIÈRE

Heu... couvrez-vous ailleurs... Sur mon teuf-teuf je suis une sale bête... (*Fièrement.*) Oui, mes sieurs, trente-sept contraventions depuis l'automne !...

GILEQUAIN

Un record !

LA BERRONNIÈRE

Maintenant, sur le plancher des vaches, j'ai de meilleures tendances, c'est certain.

GILEQUAIN

Mais ce sacerdoce ? A quoi servira-t-il ce soir ?

LA BERRONNIÈRE

A faire de la vitesse !

GILEQUAIN

C'est-à-dire ?

LA BERRONNIÈRE

Que je n'en puis dire davantage.

GILEQUAIN

Toujours le grand mystère !

LA BERRONNIÈRE

Toujours ! Sauf autorisation de la marquise !

MARTHE, *redescendant.*

Accordé !

LA BERRONNIÈRE

Comment, je puis ?...

MARTHE

Vous pouvez parler. Mais dans le hall. On y fume, ce dont vous mourez d'envie.

LA BERRONNIÈRE

Ma foi oui ! (*A Gilequain.*) Venez, cher maître, on va vous conter ça !

GILEQUAIN

Enfin ! ce n'est pas malheureux !

LA BERRONNIÈRE, *au docteur.*

Vous nous accompagnez ? (*Mouvement du docteur.*)

MARTHE, *au docteur.*

Non. Vous, je vous garde.

LA BERRONNIÈRE, *sur le seuil de la double porte.*

Alors, nous réclamons la « bar-maid ».

MARTHE

Elle vous suit. (*Gilequain et La Berronnière sortent.*)

SCÈNE IV

MARTHE, MADAME DE LA BERRONNIÈRE, LE DOCTEUR. *Le docteur toujours assis sur son coin de table. Air de profonde méditation.*

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *à Marthe.*

Tu as bien réfléchi ?

MARTHE

Oui. Tu me désapprouves ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Je tremble.

MARTHE, *sourire.*

Sois tranquille. (*Un temps.*) Va leur faire des cocktails.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *avec un soupir.*

J'y vais. (*Elle se dirige vers la porte.*)

MARTHE

Et garde-les jusqu'au moment convenu.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Oui... oui... (*Hésitation.*) Allons... bonne chance ! (*Elle sort brusquement.*)

SCÈNE V

MARTHE, LE DOCTEUR

MARTHE

Mon bon ami, de grâce, quittez cet air tragique.

LE DOCTEUR

A mon tour de vous dire : « Avez-vous bien réfléchi ? »

MARTHE

A quoi ?

LE DOCTEUR

A ce que vous allez faire.

MARTHE

Que vais-je faire ?

LE DOCTEUR

Quelque sottise, à n'en pas douter.

MARTHE

Singulière façon d'apprécier mes actes sans les connaître. Voulez-vous m'empêcher de la commettre, cette sottise ?

LE DOCTEUR, *vivement.*

Ah ! de grand cœur ! Comme je vous aiderais à la réparer !

MARTHE

Parfait. Me voici donc à vos ordres. Vous savez ma situation. Vous savez ce que j'ai enduré. Vous savez aussi que le bonheur est à ma porte.

LE DOCTEUR

Parlons-en !

MARTHE

Oh ! pas de pruderie, pas de bérengisme ! Il est des minutes dans les heures humaines où la vie nous place trop loin des romances sur la vertu pour en pouvoir lire la musique !

LE DOCTEUR

Cette musique !... Ah ! même de près, personne

ne la lit plus en ces temps pourris. C'est comme les affiches électorales !

MARTHE

Vous savez, enfin, ce qui fait obstacle à mon bonheur. Pour m'empêcher de le vouloir moi-même, et de désespérément lutter pour l'atteindre, donnez-le-moi donc. Pour m'empêcher d'agir, agissez donc à ma place !

LE DOCTEUR, *démonté.*

Patientez !

MARTHE

Le beau cri ! Celui que j'attendais ! Patientez ! Voilà tout ce que vous apportez d'espoir à huit ans d'une existence meurtrie qui s'arrête tout à coup devant la Terre-Promise, et qui n'a qu'un bond à faire pour se jeter sur ce sol béni ! Et parce que vous m'aurez dit un mot : « Patientez ! » vous vous imaginez que ce bond, je ne le ferai pas !

LE DOCTEUR, *excédé.*

Eh ! faites-le donc, après tout ! Tant pis si vous vous cassez les reins. (*Sonneric.*)

MARTHE

Rassurez-vous, j'ai mesuré la distance.

LE DOCTEUR

Enfin, de quoi s'agit-il ?

MARTHE

Vous allez voir. C'est bien pour cela que je vous ai appelé. (*Les Valdon entrent au fond.*) Ah ! voici mes parents !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONSIEUR ET MADAME VALDON. *Madame Valdon, la première, — encombrante et empanachée. Valdon la suit, soucieux et effacé.*

MARTHE, *courant à eux.*

Des nouvelles !

MADAME VALDON, *allant serrer la main du docteur.*

Bonnes !

MARTHE, *surprise.*

Ah ! (*Valdon, silencieux, l'embrasse.*)

MADAME VALDON, *remontant vers sa fille.*

Voici... (*Préparation pour un long récit.*)

VALDON, *interrompant.*

Si nous parlons tous à la fois, nous ne nous entendrons jamais. (*Poignée de main au docteur.*) Ça va bien, mon vieux ?

LE DOCTEUR, *amer.*

A ravir ! Comme toi-même !

MARTHE, *à Valdon, impatientée.*

De grâce !... Vous l'avez vu ?

MADAME VALDON

Comment donc !... En te quittant, à six heures du soir, nous avons sauté dans un fiacre...

VALDON, *nouvelle interruption.*

Laissez-moi dire, ce sera plus court ! (*A Marthe.*) Comme tu l'avais prévu, il dînait au Cercle. Après m'en être enquis auprès du chasseur, je suis monté. Ta mère m'attendait dans la voiture. Il m'a reçu très calme, comme étonné de ma présence...

MADAME VALDON

Pas à dire, il a de la branche !

MARTHE, *énervée.*

Au fait !

VALDON

M'y voilà. Rien dans son attitude ne témoignait, dis-je, qu'il se fût passé entre vous une scène pareille, et, j'ose le dire, regrettable...

MARTHE, *même jeu.*

Oui... oui... au fait !

VALDON

Attends ! Je lui ai donc dit tout de suite l'objet de ma démarche. Il m'écoutait en souriant...

MADAME VALDON

On ne peut, certes, lui nier le chic ! (*Le docteur va s'asseoir dans un coin.*)

VALDON

Longuement, je lui exposai que ton intention définitive était d'obtenir...

MARTHE, *affirmative.*

Le divorce.

MADAME VALDON

Malgré le désespoir où cette intention nous jette.

VALDON

Qu'il était donc nécessaire d'éviter sur ce sujet des explications nouvelles qui provoqueraient des conflits nouveaux. En somme, que j'étais là pour le prier, le supplier au besoin de ne pas faire ce qu'il s'était promis dans un moment d'exaspération... de ne pas exiger de toi, ce soir, une entrevue inutile et même redoutable.

MARTHE

A merveille. Et il a répondu ?

VALDON

Il a répondu ceci textuellement...

MADAME VALDON

Ou à peu près...

VALDON

« Mon cher monsieur Valdon, voulez-vous un bon conseil ? Ne mettez jamais le doigt entre l'arbre et l'écorce, vous y laisseriez une phalange. L'art d'être beau-père, c'est celui de ne pas se mêler des affaires des autres. Votre fille a ses nerfs, ceci me regarde, et je me charge de les lui faire passer...

MADAME VALDON

Ce soir. »

MARTHE, *entre ses dents.*

Goujat !

MADAME VALDON, *vivement.*

Mais ce n'est pas tout !

VALDON

En effet, il a ajouté : « Par égard pour vous, je veux bien cependant vous assurer que je suis décidé au rachat d'anciennes erreurs. »

MADAME VALDON

Il l'a dit !

VALDON

« La marquise connaîtra désormais le bonheur conjugal dans sa plénitude, et pour inaugurer cette existence nouvelle, nous partirons...

MADAME VALDON

... dès demain...

VALDON

... dès demain, nous installer dans sa propriété de Valcrans. En tête-à-tête nous apprendrons à nous estimer. »

MADAME VALDON, *triomphante*.

Tu entends !

MARTHE, *à Valdon.*

Sur ce ?...

VALDON

Il m'a fait comprendre que l'entretien était terminé, et m'a laissé partir sur ces mots...

MARTHE

Encore !

VALDON

« Pour finir, faites-moi la grâce de vous charger d'une commission auprès de la marquise. Dites-lui qu'afin d'éviter les commentaires de la domesticité, je passerai tout à l'heure, pour entrer chez elle, par l'escalier privé de ses appartements. »

MADAME VALDON

Délicatesses qui n'appartiennent qu'à un gentilhomme !

MARTHE

Est-ce tout ?

VALDON

C'est tout.

MARTHE

Bien. Au moins j'aurai fait l'impossible ! Et maintenant ! (*Geste au vague.*)

MADAME VALDON

J'espère que tu es satisfaite de cette solution.

MARTHE, *amère.*

O combien !

MADAME VALDON

Pour moi, je savais que tout s'arrangerait, et qu'à la longue on ferait un mari de ce garçon-là! Enfin, tu es heureuse !

MARTHE

Très heureuse ! Un mot encore, cependant. Vous ne voyez, mon père, vous ne voyez, ma mère, aucun moyen de me soustraire à cet homme ?

MADAME VALDON, *effarée.*

Que dis-tu ?

MARTHE

Vous ne pouvez plus m'indiquer par quelle voie

normale, par quelle voie... bourgeoise, je puis arriver à me débarrasser d'un mari qui est un misérable, et que je hais, et d'un nom que j'exècre, pour épouser l'homme que mon cœur et ma conscience ont choisi?

MADAME VALDON

Mais c'est de la furie!

MARTHE

Répondez?

VALDON

Il n'y a rien.

MARTHE

C'est cela. Vous avez versé, à moi de boire, — et jusqu'à la lie! Sans excuse d'inexpérience, vous m'avez, de propos délibéré, jetée à la mortification, à la négation de moi-même, à l'esclavage, au moment où j'étais incapable de discerner le bien du mal, de comprendre l'avenir, de juger les hommes, et de trouver un conseil en ma personnalité. Vous m'avez condamnée à cette chose monstrueuse : ne pas même être une femme! Et maintenant que je suis à bout, lasse d'être un mensonge à la vie et une

insulte à la nature, maintenant que je veux aimer et vivre à mon tour, comme vous avez aimé, comme vous avez vécu, maintenant que je vous demande ce qu'il faut faire pour réparer le mal dont vous portez la faute, que trouvez-vous à me répondre? Vous, mon père : « Il n'y a rien!... » Vous, ma mère : « Tu dois être heureuse! » De quoi? De souffrir? (*Au docteur.*) Vous...

LE DOCTEUR

Permettez!

MARTHE, *avec force.*

Vous, mon bon ami : « Patientez! » Ah! vraiment c'est superbe! Eh bien, sachez-le donc, tout ceci n'était qu'une épreuve pour vous démontrer votre impuissance et vous interdire la discussion de mes actes. De-mes-ac-tes! Car ce que vous ne pouvez faire, je le puis, moi. Et si je le puis, c'est précisément parce que vous m'avez mise à la dure école des lois, des dehors, des conventions sociales, parce que j'ai acquis la juste mesure de ce qu'elles valent, les unes et les autres, et parce que je suis devenue assez forte pour les considérer comme des hochets inventés pour les petites âmes, que les

grandes dédaignent et foulent aux pieds ! Pour m'avoir mise à même de m'élever de la sorte, merci ! (*Elle remonte vers la chambre, y entre, sonne et appelle.*) Claire !

LE DOCTEUR, *à Valdon anéanti.*

Voilà ! Du sang de révoltée. Ton père était sur les pavés de 48. Ça s'est transmis !

MADAME VALDON, *terrifiée.*

Taisez-vous donc !... Les barricades... Les barricades !... Quand il était sur les barricades, il n'avait pas encore trouvé les capitaux pour monter son usine !... Ne rappelez donc pas ces horreurs-là !

VALDON

Ah ! mon vieux, je suis bien malheureux !

MARTHE, *après quelques mots à Claire qui attend dans la chambre.*

Et maintenant, mes chers parents, ne m'en veuillez pas si je désire être seule. Vous ne pouvez rentrer à Rueil à cette heure, j'ai fait préparer vos chambres. Bonsoir.

VALDON, *désignant le hall.*

Mais... tu as du monde...

MARTHE

Deux ou trois amis, accoutumés d'agir ici comme chez eux et qui ne s'inquiètent pas de moi. Libre à vous, en passant, de rester parmi eux si le cœur vous en dit. Moi, je n'irai les rejoindre que tout à l'heure. Je vous le répète, j'ai besoin d'être seule.

MADAME VALDON

Pardon! Je veux savoir...

MARTHE, *la poussant doucement vers la porte.*

Tout à l'heure !... Bonsoir maman ! (*A Claire.*) Les appartements de M. et madame Valdon sont prêts ?

CLAIRE

Oui, madame. (*Les Valdon sortent.*)

MARTHE, *à Claire, plus bas.*

Mets la grande lampe de la chambre à coucher bien en évidence devant la fenêtre, après avoir dressé tous les stores.

CLAIRE

J'y vais madame. (*Elle sort par la chambre.*)

MARTHE, *au docteur.*

Bon ami, vous m'attendrez là-bas... J'ai encore besoin de vous !

LE DOCTEUR

Une chose reste nette dans cette diable d'affaire !

MARTHE

C'est ?...

LE DOCTEUR

C'est que je ne suis qu'une vieille ganache, bien inutile, mais que, quoi qu'il arrive, ma pauvre Marthe, vous pouvez compter sur moi ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII

MARTHE *seule, puis* D'ESPAR. *Dès que le docteur est sorti, Marthe, après avoir jeté un coup d'œil dans la chambre à coucher, court à la petite porte de gauche, qu'elle ouvre. Elle tend l'oreille vers le cou-*

loir. Quelques secondes. Soupir de joie. Georges d'Espar entre.

MARTHE

Enfin, toi !... Tu as vu le signal ?

GEORGES

Depuis quelques instants déjà, je l'attendais, le cœur en quelle indicible angoisse, tu le devines !

MARTHE

Ah ! oui ! que tout cesse de cette existence d'affres, de retenues, de compositions et de luttes ! Que tout cesse !... Que je puisse respirer, crier ma joie, regarder les arbres, le ciel, la mer...

GEORGES

La vie !

MARTHE

Que je puisse t'aimer, t'avoir près de moi, contre moi !...

GEORGES

Ma chérie ! ma chérie !

MARTHE

Que je n'aie plus devant les yeux ces murs, entre lesquels j'étouffe, ces choses qui furent mon bagne !... Que nous puissions être seuls et ne lire qu'en nos yeux toute la tendresse éparse sur terre ! Vois-tu, l'air que je respire ici me semble vicié, je suffoque, j'ai des désirs furieux de tout anéantir !... Je n'en puis plus ! (*Elle se réfugie dans les bras de son amant.*)

GEORGES

Enfin ! dans une heure nous serons libres !

MARTHE, *avec force.*

Libres !... Et nous irons porter notre amour sous d'autres étoiles, (*Souriante et se pressant contre la poitrine de d'Espar.*) de vraies étoiles !

GEORGES, *même jeu.*

Oui, pas de l'article de Paris ! (*Il la contemple.*) Quelle fraîcheur dans ton âme, quelle fierté dans ta vie...

MARTHE

Et comme je t'aime !

GEORGES

Ainsi, ce miracle est réel, nous fuyons le passé !

MARTHE, *ardemment.*

Nous fuyons !...

GEORGES

Que d'horizons évoqués en ce cri ! Il est ainsi des mots si simples que nous prononçons mille fois sans les comprendre...

MARTHE

Qui portent cependant en eux une somme inouïe d'espoir et de renouveau !

GEORGES

Et dont, en une seconde unique de la destinée, toute la grandeur nous apparaît soudain !

MARTHE, *radieuse.*

Fuir !

GEORGES, *assombri.*

Ce mot qui me fut si cruel pendant la moitié de mon existence, ce mot que je prononçais le matin avec la lassitude de la veille et l'effrayante appréhension de l'inconnu qui rôde par les nuits prochaines... (*Plus sourdement.*) Que de fois j'ai fui...

MARTHE, *geste pour lui fermer la bouche.*

Tais-toi !... Ne parle plus de cela !...

GEORGES, *continuant.*

... Quittant des jours de bataille pour atteindre des lendemains de paix improbable.

MARTHE

Tais-toi !

GEORGES

C'est alors que, pour rassembler des énergies suprêmes, je te rêvais toi que je n'avais point vue, je te rêvais, immatérielle et miraculeuse au bout de ma route, au sommet de mes peines...

MARTHE, *tout bas.*

Georges !...

GEORGES

Je te rêvais !... toi que j'ai désormais à moi, vibrante de réalité, triomphante de vie ! Et je retrouvais des forces pour fuir !... Fuir !... Pendant quinze ans j'ai prononcé ce mot la rage aux dents, le désespoir au cœur, et voilà que tout à

coup il me semble d'une musique infinie et profonde, — comme une caresse...

MARTHE

Ah ! c'est que tu le prononçais seul, et qu'aujourd'hui nous sommes deux à le dire !

GEORGES

Nous sommes deux ! C'est si beau que je n'ose y croire !

MARTHE

Et c'est vrai !

GEORGES

Ton âme de droiture n'a pas redouté mon âme de révolte ; rien n'a pu t'effrayer de cette indication sinistre qu'est ma naissance, et de cette chevauchée errante, belliqueuse et farouche, qu'est mon passé !

MARTHE

J'envie l'une, et j'admire l'autre, et je sais que l'une et l'autre ne font qu'augmenter l'étendue de nos fiertés. Tu as été fort, tu es fort ; cela me rend forte !

GEORGES, *la fixant longuement, avec passion.*

Mon grand et cher amour !... (*Petit silence.*) Alors, nous nous réunissons pour toujours, et nous partons ?

MARTHE

Ah ! oui ! pour toujours !... Tu as fait ce qui était convenu ?

GEORGES

A la lettre.

MARTHE

Tout est prêt ?

GEORGES

Tout. J'ai télégraphié à Tamaris qu'on ouvre ma villa pour que je puisse l'occuper dès demain. Mon valet de chambre...

MARTHE

Ah !...

GEORGES

Oh ! ce m'est un homme sûr et profondément éprouvé. Il s'occupera de tout ici cette nuit même,

de façon à pouvoir prendre le rapide demain soir. Je continue ?

MARTHE, *tendrement.*

Continue.

GEORGES

Nous passerons deux jours à Marseille pour lui laisser le temps de parer le nid. Il te faudra bien deux jours, après tout, pour faire les emplettes rendues nécessaires par cette fuite en désarroi.

MARTHE, *riant.*

Tu sais donc ce que c'est qu'une femme, toi qui te disais si sauvage !

GEORGES, *même jeu.*

Je le devine... Et de ton côté ?

MARTHE

Va ! je n'ai pas perdu la tête ! Toutes mes mesures sont prises !

GEORGES

Claire ?

MARTHE

Part demain ; le même train que ton valet de

chambre. Ils finiront par se marier, et ils auront beaucoup d'enfants.

GEORGES

Tu penses à tout.

MARTHE

C'est un enlèvement bourgeois. On emmène les vieux serviteurs. Nous sommes des amants tout ce qu'il y a de plus comme il faut !

GEORGES

Et... La Berronnière ?

MARTHE

Est là.

GEORGES

Oui. J'avais vu son automobile au coin de l'avenue.

MARTHE

N'en médis pas !

GEORGES

Je crois bien. Il nous mènera donc ?

MARTHE

Jusqu'à Fontainebleau, où nous attendrons le premier P.-L.-M.

GEORGES

Il n'a pas hésité ?

MARTHE

Il était fou de pouvoir nous servir !

GEORGES

Brave garçon !

MARTHE

Est brave celui qui t'aime. Et je réponds qu'il t'est dévoué, celui-là !

GEORGES

Je suis trop heureux, — j'ai peur !

MARTHE

Peur ! toi ?

GEORGES

Du bonheur, ma foi oui ! Je n'y suis pas accoutumé.

MARTHE

Une habitude que tu prendras vite !

GEORGES

Après l'avoir évitée pendant deux ans !

MARTHE

J'ai toute ma vie pour te pardonner !

GEORGES

Tu ne regrettes rien ?

MARTHE

Si. (*Un temps.*) D'avoir été si longtemps sans te connaître !

GEORGES

Tu sais ce que tu quittes ?

MARTHE

Je sais ce que je prends.

GEORGES

Tu sais que partir avec moi c'est renoncer...

MARTHE

... à mon monde, n'est-ce pas ? Si tu ne trouves pas autre chose pour me faire souffrir !

GEORGES

C'est faire le vide dans ton existence !

MARTHE

Elle sera pleine de toi. (*A ce moment, elle porte*

les yeux sur le cartel de la cheminée, tressaille et pâlit. Attitude d'effroi.) Ah ! mon Dieu !... Va-t'en !... Je n'y avais pas pensé !... (*Elle désigne la porte du hall.*) Va-t'en !

GEORGES, *stupéfait.*

Qu'as-tu ?

MARTHE

Va-t'en !

GEORGES

Pourquoi ?

MARTHE

Mais va-t'en donc !

GEORGES

Pas avant que tu m'aies expliqué cette terreur. Qu'y a-t-il donc ?

MARTHE

Il y a... il y a que j'allais commettre la pire des folies ! Un crime peut-être !... Ah ! heureusement qu'il est temps encore de tout réparer !... Tu n'as donc pas deviné pourquoi je t'ai fait venir ici ce soir, alors qu'il était si simple de nous joindre ailleurs pour ce départ ?

GEORGES, *simplement.*

Je l'ai deviné. C'est pour qu'il nous trouve ensemble, et que tu sois ainsi vengée de l'insulte par l'insulte.

MARTHE

Eh ! que m'importe l'insulte, si elle vient de là ! J'espérais surtout que cet éclat l'acculerait au divorce, puisque je n'ai pas d'autres moyens !

GEORGES

Eh bien ?

MARTHE

Eh bien ! il est une chose que j'oubliais, c'est que, te trouvant ici, il a le droit de te tuer !

GEORGES, *sourire.*

Lui !

MARTHE

Lui ! il est capable de tout !

GEORGES

Sauf de cela. D'abord, il sait bien...

MARTHE

Que ?

GEORGES

Que je ne le laisserais pas faire. Ensuite, ce meurtre-là serait la ruine de toute sa diplomatie.

MARTHE

Ah ! tu me rassures... Chut !

GEORGES

Quoi ?

MARTHE

Le voici... Je l'entends... Que fais-tu ?

GEORGES, *très calme.*

Je reste.

MARTHE

Soit. Après tout, nous allons bien voir !... (*D'Aiguerose entre.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, D'AIGUEROSE, *Cette scène doit être brûlée, dans un mouvement très nerveux et très rapide. Même observation pour la suivante.*

D'AIGUEROSE, *après avoir fermé la porte derrière lui, et sans voir Georges.*

Je suis de parole, reconnaissez-le. (*Présentant sa montre.*) Onze heures précises.

MARTHE, *désignant Georges.*

Et, comme vous le voyez, je vous attendais. (*D'Aigucrose se retourne de trois quarts et se trouve en face de Georges. Mouvement de recul.*)

D'AIGUEROSE

Ho ! ho ! un guet-apens !

GEORGES

Un simple rendez-vous. Vous êtes ici par la violence. Il est trop juste que vous y trouviez quelqu'un pour vous répondre. Or, je vous donne ma parole d'honneur que j'y suis prêt. (*D'Aiguerose fait un violent effort sur lui-même et reprend son sang-froid.*)

D'AIGUEROSE

Fort bien. Vous parlez clairement. Mais à quel titre, s'il vous plaît ?

GEORGES

Au titre d'homme.

D'AIGUEROSE, *sarcasme.*

C'est un peu vague.

GEORGES

Au titre qui appartient à tout homme, digne de ce nom, devant une femme outragée.

D'AIGUEROSE

Cette femme est la mienne, et nul autre que moi n'a la garde de sa dignité, de même que nul autre n'en dispose !

MARTHE

Cette femme n'est la vôtre que par une fourberie d'état civil contre laquelle elle se révolte !

GEORGES

Cette femme est une femme, c'est-à-dire un être libre, libre de son corps, libre de sa vie, et dont personne ne dispose !

D'AIGUEROSE

Fourberie !... Liberté !... Des mots, des mots et des mots !... En fait, voilà la marquise d'Aiguerose, épouse légitime du marquis d'Aiguerose, et le marquis d'Aiguerose, est-ce vous ?

GEORGES, *avec mépris.*

Ah ! non !

D'AIGUEROSE

Alors, c'est moi. Madame me doit obéissance de par la loi.

MARTHE

Loi scélérate, que je ne reconnais pas !

D'AIGUEROSE

C'est la loi.

GEORGES

La loi régit les individus et ne régit pas les âmes !

D'AIGUEROSE

Je n'ai que faire de vos maximes, et je vous enjoins de les porter ailleurs. Vous n'êtes rien ici.

MARTHE, *à Georges.*

Vous êtes tout ici, puisque vous y êtes sur ma prière, puisque je vous ai choisi dans mon cœur, puisque vous avez le devoir de l'amant qui est de me défendre, fût-ce contre les droits du mari !

D'AIGUEROSE

Comédie superflue ! Piège dans lequel je ne tomberai pas. Vous sortirez, monsieur !

GEORGES

Je ne sortirai pas. Je relève ici de ma conscience !

D'AIGUEROSE

Et des tribunaux !

MARTHE, *cri de triomphe.*

Ah ! Enfin !

D'AIGUEROSE

Oh ! pas de malentendu, madame. Je n'ai nulle envie de jouer publiquement les Bartholo. (*A Georges.*) Vous êtes dans mon domicile, la nuit, contre mon gré.

GEORGES, *outré.*

Monsieur, prenez garde !

D'AIGUEROSE

J'invoquais les droits du mari. Il s'y ajoute à présent ceux du propriétaire.

MARTHE

Vous négligez que je suis là pour crier la vérité !

D'AIGUEROSE

Ou le mensonge, c'est incontestable. Aussi n'est-il dans mon esprit que d indiquer, pour l'avenir, les pouvoirs brutaux que me confère votre impudence. Pour le présent, vous avez perdu la partie. (*A Georges.*) Et maintenant, sortirez-vous ?

GEORGES

Venez, Marthe. Vous voyez bien que j'avais raison. Cet homme est aussi prudent que trouble.

D'AIGUEROSE

Injures sans portée : elles sont les instruments d'une affaire ! Il ne s'est rien passé entre nous, monsieur ; je ne vous connais pas, je ne vous ai pas entendu. Adieu.

GEORGES, *avec dégoût.*

Triste personnage !

MARTHE, *faisant un pas pour sortir.*

Être ce que je suis ! et porter ce nom !

D'AIGUEROSE, *se précipitant entre Marthe et Georges ; à ce dernier.*

Que non ! que non ! vous vous en irez seul, ou je sonne mes gens !

MARTHE

Nous nous en irons deux ! (*Mouvement de d'Aiguerose vers la sonnette.*) Inutile. Il n'est pas un domestique dans l'hôtel ce soir. Nous nous en irons deux ! Mais non sans avoir éprouvé jusqu'au bout votre infamie !

D'AIGUEROSE

Ah ! finissons-en !

GEORGES, *excédé.*

Oui... oui... assez !

MARTHE

Pas encore ! (*Elle bondit vers la porte du fond, puis à la double porte de droite, les ouvre d'un geste exaspéré, puis, farouche, éperdue, elle crie :*) La Berronnière !... Gilequain !... (*Madame de La Berronnière entre en coup de vent.*) Et toi, oui !... (*Aux Valdon, qui accourent, épouvantés.*) Et vous, mon père !... et vous, ma mère !... (*Le docteur s'est précipité, suivi de Gilequain et de La Berronnière.*) Et vous tous !... c'est cela, tous !... Venez tous... Venez contempler ce spectacle inouï d'un homme qui trouve sa femme enfermée avec son amant, et qui

refuse de la chasser... parce que cette femme, c'est son pain, c'est son luxe... et parce que, pour un peu de pain, pour un peu de luxe, pour un peu d'argent, le marquis d'Aiguerose, six cents ans de noblesse, se courbe sous l'affront et consent au déshonneur !

SCÈNE IX

LES MÊMES, VALDON, MADAME VALDON, MADAME DE LA BERRONNIÈRE. GILEQUAIN, LA BERRONNIÈRE.

(Ensemble.) *la voix de Valdon dominant les autres.*

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *tremblante, essayant d'entraîner Marthe vers la chambre.*

Calme-toi... de grâce !... calme-toi !

MADAME VALDON

Marthe !... mon enfant !... ce scandale !... c'est affreux !

LA BERRONNIÈRE, *à Georges.*

Vite, emmenez-la, je vous rejoins !

VALDON, *à d'Aiguerose.*

Monsieur ! vous êtes seul cause de ce qui arrive !

D'AIGUEROSE, *à Valdon.*

Ah ! vous n'allez pas me faire votre petit Poirier, vous, hein ! Je ne suis pas d'humeur, parole ! (*A la cantonade.*) Messieurs, la marquise souffre d'un état de nerfs exaspéré. Pardonnez-moi cet incroyable éclat, cette explosion de folie... (*Fortement.*) de pure folie, car je vous jure que ma femme s'accuse faussement, et je vous engage mon honneur qu'elle est innocente !

MARTHE

Tout est épuisé. Partons ! (*Elle va sortir.*)

MADAME VALDON

Marthe ! Marthe !... où vas-tu ?

MARTHE

J'échappe à l'étreinte. Je vais vivre ! (*Elle sort.*)

D'AIGUEROSE, *à d'Espar qui s'apprête à la suivre.*

Quant à vous, à bientôt ! Mais où faut-il donc chercher pour savoir qui vous êtes ?

GEORGES

Dans vos remords. (*Il sort.*)

D'AIGUEROSE, *sidéré.*

Vraiment !... (*A part.*) Pas possible !... Eh bien ! je vous suis !

LA BERRONNIÈRE, *ironique, lui barrant le passage.*

N'y comptez pas. Nous allons faire du quarante-cinq à l'heure !

D'AIGUEROSE

Çà ! de quoi vous mêlez-vous, vous ?

LA BERRONNIÈRE

De servir les honnêtes gens... contre les autres !

D'AIGUEROSE

Voilà des mots qui se paient.

LA BERRONNIÈRE, *s'apprêtant à sortir.*

Faites-moi crédit jusqu'à demain matin. Le temps de revenir.

D'AIGUEROSE

C'est bien, je vous enverrai mes amis.

LA BERRONNIÈRE

S'il en reste... avec plaisir ! (*Les Valdon sont écroulés dans des fauteuils et sanglotent. Le docteur reste droit et sombre. Gilequain et madame de La Berronnière sont atterrés.*)

ET LE RIDEAU TOMBE

ACTE QUATRIÈME

A Tamaris, en Provence.

Élégant salon de campagne, communiquant avec la terrasse par une baie ouverte au fond. Cette baie prend à peu près toute la largeur de la scène. On voit donc la terrasse lisérée par une route en ruban sur le bord de la mer. Au large s'estompe une presqu'île.

Appuyée contre un montant de la baie, Marthe, seule au lever du rideau, contemple rêveusement ce tableau dans la nuit. Un rayon de lune l'enveloppe toute et met dans le salon une large mare de lumière verte. Le ciel est plein d'astres.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE *seule, puis* D'ESPAR

MARTHE, *récitant pour elle seule, à mi-voix.*

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,

Et l'obscur ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît...

(*Petit silence.*)

GEORGES. *Aux premiers vers, il est entré doucement de droite. Il achève :*

... et se fortifie !

MARTHE, *léger cri d'effroi.*

Ah ! (*Elle s'est brusquement retournée et reconnait Georges.*) Tu m'as fait peur. (*Mouvement de tendresse.*)

GEORGES

Pardon. Mais tu étais si belle parmi cette fantasmagorie lunaire, ton image s'appariait si miraculeusement à ce décor de rêve, que je serais indéfiniment resté dans cette contemplation et dans ce silence.

MARTHE, *geste vers la mer.*

N'est-ce pas qu'il est très Baudelaire, ce soir d'étoiles ?

GEORGES

Oui, si l'on est triste. Tu es donc triste ?

MARTHE

Je n'ai jamais soupçonné qu'il pût être tant d'enchantement dans la réalité !

GEORGES

Vrai ?

MARTHE

Depuis huit jours je vis une ivresse infinie.

GEORGES

Ce n'est pas Baudelaire du tout, ce que tu dis là !

MARTHE

Si. Baudelaire c'est la communion fatale de l'amour et de la mort.

GEORGES

Pourquoi penser à la mort ?

MARTHE

Parce qu'il y a trop d'amour en nous ou autour de nous pour que la mort n'y rôde pas !

GEORGES

Mais non ! La vie ne commence qu'à l'amour !

MARTHE

Elle y finit aussi. (*Petit silence.*)

GEORGES

Marthe ! tu es triste. Tu me caches quelque chose ?

MARTHE

Rien.

GEORGES

Un serment ?

MARTHE

Encore !

GEORGES

Puisque j'y crois !

MARTHE

Je te le jure !

GEORGES, *légèrement.*

Eh bien !... je n'y crois plus. Non... non... je n'y crois plus !... Voyons, il faut tout me dire... Qu'as-tu ?

MARTHE

Des bêtises... des pressentiments !

GEORGES

Toi !... toi, des vapeurs !... Toi que j'ai connue si vaillante !

MARTHE

Je n'étais pas une femme.

GEORGES, *toujours plaisantant.*

Je réponds que si. Tout de même, je te l'accorde, mais c'est bien pour te faire plaisir. Et maintenant ?

MARTHE

Maintenant, je suis une femme !

GEORGES

Enfin, ces fantômes ?

MARTHE

Je les ignore, mais je les sens. C'est dans de la sensation que je vis depuis mon bonheur. (*Songeuse.*) Oui... je les ignore... Mais je suis toute prête à me défendre contre eux.

GEORGES

Tu m'appelleras !...

MARTHE

Oh ! toi, je suis sans confiance.

GEORGES

Que dis-tu ?

MARTHE

Que tu n'es qu'un homme !

GEORGES

Sapristi ! Combien en faudrait-il être ?

MARTHE

Beaucoup, pour valoir une femme à certains moments !

GEORGES

Lesquels ?

MARTHE

Les moments où il ne faut pas du courage et de la force, mais de la spontanéité. Les moments d'égoïsme.

GEORGES

L'égoïsme ! Allons donc ! La femme, c'est le dévouement.

MARTHE

A ce qu'elle aime.

GEORGES

Mais oui !

MARTHE

Ce dévouement-là, c'est de l'égoïsme.

GEORGES, *conciliant.*

Avec plaisir !

MARTHE, *sourire tendre.*

L'important, c'est d'aimer ce qui le mérite. Voilà mon cas.

GEORGES

C'est le mien, vile flatteuse !

MARTHE

Vois-tu, toute ma force est là. Car l'amour n'est l'amour que dans sa direction parallèle avec l'idéal humain. J'eus été l'épouse d'un honnête homme, que le nôtre, si entier, si impérieux, si absolu fût-il, eût été empoisonné par l'idée venimeuse du sacrifice évité.

GEORGES

Il nous serait resté le Refuge !...

MARTHE

L'appel au Néant, le retour au Vide ?

GEORGES

Volupté encore !

MARTHE

Celle-ci vaut mieux : être ce que nous sommes. Car l'indépendance de notre tendresse nous fait supérieurs à notre humanité, supérieurs aux conventions des autres, avec le droit de tout dédaigner, de tout combattre, de défendre férocement notre bonheur qui est de la révolte contre le mal, le frisson même de la vie et de la justice !

GEORGES, *souriant.*

Lionne !

MARTHE

Et toi ?

GEORGES

Moi, j'ai perdu toute science. Je sais que tu es le plus fier et le plus parfait des êtres d'amour, voilà tout.

MARTHE

Voilà tout ?

GEORGES

J'ai oublié le reste !

MARTHE, *ironie tendre.*

Tu existes dans les nuages...

GEORGES, *même ton.*

Je marche le front dans les étoiles. (*Petit silence. Un domestique entre, de gauche, apportant les candélabres allumés qu'il pose sur la cheminée et le guéridon. Marthe est allée sur la terrasse, et, du regard, interroge les lointains de la route.*)

GEORGES, *au domestique.*

A quelle heure Monsieur et madame de La Berronnière ont-ils dit qu'ils reviendraient ?

LE DOMESTIQUE

Vers sept heures, monsieur, pour le dîner.

MARTHE, *de la terrasse.*

Les voici ! (*Bruit lointain d'automobile sur la route. Le domestique sort, et Georges va rejoindre Marthe sur la terrasse.*) Que c'est joli, ce fanal d'automobile courant comme un feu-follet sur le bord de la mer !...

GEORGES

Quelle vitesse ! (*Le bruit se rapproche.*)

MARTHE

Un train d'enfer !

GEORGES

Oh ! ce La Berronnière est absolument fou !

MARTHE

Il m'épouvante !... Vois donc ! (*Le bruit est tout près. Arrêt.*)

GEORGES, *à la cantonade.*

Mon pauvre ami, vous n'êtes pas sage ! Vous y laisserez vos os !

SCÈNE II

LES MÊMES, LA BERRONNIÈRE, MADAME DE LA BERRONNIÈRE

MADAME DE LA BERRONNIÈRE. *Costume de chauffeuse. Entrée bruyante.*

Ne m'en parlez pas ! Nous avons failli verser à... à... comment appelez-vous ce fortin désaffecté, là-bas... au tournant ?

GEORGES

Balaguier.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

C'est cela, Balaguier !... Le miracle que nous n'ayons pas fait une majestueuse culbute !... La machine a viré sur deux roues !

LA BERRONNIÈRE, *apparaissant, le bras droit en écharpe.*

Il faut tout dire. La faute en est au coup d'épée de d'Aiguerose. Je suis forcé de conduire de la main gauche. Comme c'est amusant, n'est-ce pas ?

MARTHE

Et vous en profitez pour aller plus vite ! Vive la logique !

LA BERRONNIÈRE, *à sa femme.*

Ma chère amie, avouez que c'est vous...

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

J'avoue ! Nous avons fait du cinquante à l'heure. C'était vertigineux.

GEORGES

Extase !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Raillez tant qu'il vous plaira. La griserie de la vitesse, j'adore ça.

MARTHE

Jusqu'au fossé !

MADAME-DE LA BERRONNIÈRE

Nous avons une étoile. Il ne nous arrive jamais rien.

LA BERRONNIÈRE, *résigné*.

Que des contraventions !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Et j'espère bien que cette nuit...

MARTHE

Comment ! cette nuit !

GEORGES

Vous allez encore vous promener cette nuit !

MARTHE

C'est de la rage !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Mes chers, vous oubliez que nous sommes en voyage de noces !

LA BERRONNIÈRE, *rectifiant.*

D'essai de noces !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

D'essai, parfaitement. Nous nous tâtons.

GEORGES

Nous ne vous dérangeons pas dans cet exercice ?

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

... Purement moral !

GEORGES

J'entends bien. Mais ces exercices purement moraux finissent toujours...

MARTHE

... Par ne plus l'être !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Oh ! nous nous respectons !

LA BERRONNIÈRE

Un chauffeur et sa chauffeuse, ô ironie !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Si l'essai réussit, nous nous remarierons.

MARTHE

Vos conventions ?

LA BERRONNIÈRE

Draconiennes !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Précises ! Il est décidé que nous ferons d'abord l'Italie.

GEORGES

Hum !... Pays chaud !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Nous verrons après.

GEORGES

Je parie que vous verrez avant !

LA BERRONNIÈRE, *pensif.*

Avec trois cents kilomètres par jour ! Je voudrais vous y voir !

MARTHE

Enfin ! tout cela ne prouve pas que vous n'ayez assez roulé pour aujourd'hui.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Oh ! nous filons sur Nice !

MARTHE

Je m'oppose à cette folie.

GEORGES

Vous arrivez ce matin, vous disparaissez toute l'après-midi, et vous repartiriez ce soir ?

MARTHE

Cent fois non !

GEORGES

J'ai fait préparer une chambre d'amis...

MARTHE

Elle ne sera jamais mieux occupée.

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Une seule ?

MARTHE

Évidemment !

LA BERRONNIÈRE, *vivement.*

J'accepte. Nous ne partons pas. Vous avez raison, d'Espar. Il faut se reposer !

MADAME DE LA BERRONNIÈRE, *avec dignité.*

Je demande à réfléchir.

MARTHE, *à madame de la Berronnière.*

En attendant, va faire un peu de toilette avant le

dîner. Tu es poussiéreuse comme une route du Var, ma pauvre chérie!

MADAME DE LA BERRONNIÈRE

Un verre d'eau, oui, volontiers. Messieurs, vous pouvez dire le sacramentel : « Enfin seuls! »

MARTHE, *à Georges et La Berronnière.*

Nous vous attendrons dans le jardin d'hiver. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III

D'ESPAR, LA BERRONNIÈRE

GEORGES

Mes compliments!

LA BERRONNIÈRE

Il n'y a pas de quoi!

GEORGES

Pardon. Il est plus difficile de reconquérir une femme que de la conquérir!

LA BERRONNIÈRE

Je ne crois pas. Pour conquérir la mienne, il avait fallu six mois de fiançailles et de villes d'eaux avec accompagnement majeur en belle-maman. E encore la besogne était bien mal faite !

GEORGES, *embarrassé.*

Mais non !

LA BERRONNIÈRE

Pour la reconquérir il a suffi de recevoir un coup d'épée ! Allez, Gilequain a raison : « Un cœur de femme, cruelle énigme ! »

GEORGES

Ce n'est pas Gilequain qui l'a dit, c'est Bourget, — et il l'a dit en deux fois.

LA BERRONNIÈRE

Ça ne fait rien, c'est Gilequain qui le répète en une seule. On finira par dire que Bourget l'a copié. Il n'a pas de brevet.

GEORGES, *lui tendant une boîte de cigarettes.*

Une cigarette ?

LA BERRONNIÈRE

Avec plaisir! (*Ils allument leurs cigarettes aux bougies.*)

GEORGES

Enfin, je me félicite presque de ce qui m'était, hier encore, un remords. Car vous l'avez reçu pour moi, ce coup d'épée, mon pauvre La Berronnière!

LA BERRONNIÈRE, *haussant les épaules.*

Une piqûre, la belle affaire! Et puis, je mourais d'envie d'en donner une. Pour cela il fallait risquer de la recevoir. Je l'ai reçue. Merci tout de même. Je suis votre obligé, puisque vous en fûtes le prétexte.

GEORGES

Au moins, cela vous vaut une femme charmante.

LA BERRONNIÈRE, *mélancolique.*

Toutes les femmes sont charmantes. Il suffit de les connaître.

GEORGES

Voilà l'écueil.

LA BERRONNIÈRE

Ah! oui!... Une femme, c'est délicat comme un carburateur...

GEORGES

Et plus dangereux.

LA BERRONNIÈRE

C'est pourquoi, au fond, je tiens essentiellement à celle-ci. Je la connais. Vous comprenez, je la connais. Une autre, il eût fallu l'expérimenter.

GEORGES

Toute une école à recommencer.

LA BERRONNIÈRE

Au moment où je n'ai plus de patience. Tandis qu'ici, lumière complète : je sais les tournants dangereux et les descentes rapides. (*Bruit lointain de clochettes.*)

GEORGES

Il n'y a plus qu'à vous laisser aller.

LA BERRONNIÈRE

Alors... vous m'approuvez ?

GEORGES

Complètement.

LA BERRONNIÈRE

Malgré... (*Il s'interrompt en entendant le bruit de clochettes s'arrêter dehors, et le grincement des roues d'une voiture sur le gravier.*)

GEORGES, *faisant un pas vers la terrasse.*

Qu'est-ce que c'est ?...

LA BERRONNIÈRE

Vous avez des visites ici! Ah! non, je pars ce soir !

GEORGES

J'ignore tout à fait... Attendez donc !

LA BERRONNIÈRE

Merci. Je suis en vacances, moi ! A tout à l'heure ! (*Il sort vivement à droite.*)

SCÈNE IV

D'ESPAR, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR *entre en coup de vent. Costume de voyage.*

D'Aiguerose...

GEORGES, *stupéfait, les mains tendues.*

Mon cher ami !... Vous !

LE DOCTEUR, *tout en lui serrant les mains.*

Au diable les politesses ! Il n'y a pas une minute à perdre. D'Aiguerose me suit !

GEORGES

Ah !

LE DOCTEUR

J'ai sur lui l'avance de temps que comporte le détour, par un hôtel, du chemin qui mène de la gare à cette maison.

GEORGES

Il est à l'hôtel ?

LE DOCTEUR

Des Sablettes, à dix minutes d'ici. Tandis que moi, j'ai sauté du train dans une voiture qui m'a mené directement chez vous.

GEORGES

Bien. Alors ?

LE DOCTEUR

Alors, appelez Marthe, montez tous les deux dans ma voiture, et déguerpissez.

GEORGES

Parce que ?

LE DOCTEUR

Parce que cet homme n'a plus que deux choses à faire : se brûler la cervelle, ou vous brûler la vôtre.

GEORGES

J'aime mieux la première hypothèse.

LE DOCTEUR

Mais il choisira probablement la seconde.

GEORGES

J'en doute. Elle est peu politique.

LE DOCTEUR

Plus que l'autre !

GEORGES

Cependant je lui ai réservé naguère une occasion unique d'en arriver à cette extrémité. Il ne l'a pas fait.

LE DOCTEUR

C'est possible, mais huit jours ont passé depuis.

GEORGES

Qu'ont-ils changé ?

LE DOCTEUR

Tout !

GEORGES

Je ne vois pas.

LE DOCTEUR

C'est que vous êtes aveugle !

GEORGES

Rendez-moi la vue !

LE DOCTEUR

Je ne suis pas ici pour autre chose. Il y a huit jours, d'Aiguerose espérait encore garder une res-

source, l'unique ressource, sa femme, qui lui a échappé depuis et qu'un acte de décision seul peut lui rendre.

GEORGES

Vous croyez ?

LE DOCTEUR

Il le croit. Et *a priori*, ce n'est pas si absurde. Il est certain qu'en vous supprimant, il court une chance de plus de ne plus vous retrouver dans sa vie.

GEORGES

Je n'y pensais pas.

LE DOCTEUR

Il n'aura plus ensuite qu'à lutter contre sa femme, tandis qu'à l'heure actuelle il lui faut lutter contre sa femme et vous.

GEORGES

Partie inégale. C'est trop juste.

LE DOCTEUR

Je continue. D'Aiguerose, il y a huit jours, payait une dette de jeu. Depuis, il en a contracté de nouvelles.

GEORGES

Désagrément coutumier qui ne lui a jamais fait tuer personne.

LE DOCTEUR

Enfin, l'assise de sa maison ayant disparu, sa maison s'écroule.

GEORGES

Oui.

LE DOCTEUR

Il n'a plus un sou dans un hôtel qui coûte cent mille francs par an.

GEORGES

Oui.

LE DOCTEUR

Il n'a plus un sou, et va se faire exécuter au cercle s'il ne s'est pas libéré dans quarante-huit heures.

GEORGES

Oui.

LE DOCTEUR

La situation est au paroxysme. Ce n'est plus une question de jours, c'est une question de minutes.

GEORGES, *imperturbable.*

Oui.

LE DOCTEUR

Bref, il faut que sa femme rentre chez lui ou qu'il fasse le grand saut. C'est clair, n'est-ce pas ? Eh bien, il agira désespérément pour la première proposition de ce dilemme, puisqu'il est toujours temps de se résoudre à l'autre. Êtes-vous convaincu ?

GEORGES

Oui, si cela vous fait plaisir.

LE DOCTEUR

Bon ! Appelez donc Marthe, et filez.

GEORGES

Un instant...

LE DOCTEUR, *de plus en plus agité.*

Non !... Non !...

GEORGES

A quoi cela nous avancera-t-il ?

LE DOCTEUR

Mais...

GEORGES

Voyons, docteur, dans l'élan de votre bonté...

LE DOCTEUR, *bourru.*

Je ne suis pas bon; j'aime ma filleule, voilà tout.

GEORGES

Vous n'avez pas réfléchi. Tout ce que vous venez de me dire là sera aussi vrai, aussi irréductible demain qu'aujourd'hui. Les lieux seuls changeront, et monsieur d'Aiguerose, certainement renseigné, nous trouvera à Nice, à Menton ou à Venise, comme il nous a trouvés ici. Voilà pour la logique. Pour... le reste, avez-vous pu croire sérieusement que mon caractère se prête à fuir sous la menace d'une balle de pistolet ?

LE DOCTEUR

Ah ! n'épiloguons pas, voulez-vous ?... (*Bruit de clochettes qui se rapproche.*) Tenez !... c'est lui !... Où est Marthe, vite !

GEORGES

Marthe est dans un jardin d'hiver, derrière la villa. Allez la retrouver, mon cher ami, prévenez-la... conseillez-la... consolez-la... au besoin.

Moi, je vous remercie, du fond du cœur, de ce que vous venez de faire, et je suis trop ému pour vous bien dire toute ma reconnaissance. (*Il s'est dirigé vers la porte de droite et l'ouvre.*) Passez par ici, je vous prie.

LE DOCTEUR

Vous ne voulez pas m'écouter ? (*Le bruit de clochettes est arrivé devant la maison.*)

GEORGES, *souriant.*

Je ne peux pas vous écouter.

LE DOCTEUR, *après une hésitation.*

Ah ! ce sera bien votre faute ! (*Il sort.*)

SCÈNE V

D'ESPAR, D'AIGUEROSE, *puis* MARTHE. *Georges va prendre une cigarette et l'allume au moment où d'Aiguerose entre.*

D'AIGUEROSE

C'est bien ici qu'habite la marquise d'Aiguerose ?

GEORGES

L'hôte de cette maison, c'est moi, monsieur. Que me voulez-vous ?

D'AIGUEROSE

Ma femme, arrachée à mon toit par un rapt, dont vous êtes l'auteur. Pour la ramener à ses devoirs, trois moyens me sont offerts, le premier, de coercition morale, l'ordre que je lui donnerais de me suivre. Écartons-le, n'est-ce pas ? (*Signe tranquillement affirmatif de Georges.*) Le second, de la faire prendre par les gendarmes. Écartons encore celui-ci, qui, je le crains, serait sans effet dans l'avenir. Le troisième, je vous l'ai donné à entendre quand ma longanimité se pouvait exercer encore. Vous avez eu tort de n'y point prendre garde, car, à bout de patience, c'est celui-là que je suis obligé de choisir. (*Il tire de sa poche un revolver et le braque sur Georges, presque à bout portant. Ce dernier, qui a suivi des yeux la main de d'Aigucrose, écarte l'arme d'un coup prompt et sec, en saisissant le poignet de son adversaire avec une telle force que d'Aiguerose, le bras tordu, tombe sur un genou.*)

GEORGES

Canaille ! (*Il lui arrache le revolver et le jette au*

bout de la pièce. L'arme tombe aux pieds de Marthe, qui est entrée, très pâle, et qui la ramasse d'un geste machinal, puis demeure dans l'ombre, silencieuse et droite.)

D'AIGUEROSE, *se relevant, cri de triomphe.*

Ah ! ce cri ! ce cri !... le même que tu poussais, Louis Verdun, la nuit où tu voulus assassiner ton chef, à Oran ! Ah ! ah ! je ne m'étais donc pas trompé, tu t'es trahi, nous te tenons, Louis Verdun, le contumax ! Ah ! ah ! te voici enfin, toi qu'attend depuis quinze ans le peloton d'exécution !

GEORGES, *voix étranglée.*

Tu mens, chien ! Louis Verdun est mort !

D'AIGUEROSE

Les papiers d'un autre ! On la connaît, celle-là ! Elle n'est pas neuve ! Ça ne tient pas contre les témoignages que nous allons recueillir, mon petit ! Allons, fais bonne figure, c'est couru !

GEORGES, *serrant les poings.*

Tu ne sortiras pas d'ici !

D'AIGUEROSE

C'est toi qui n'en bougeras pas, car je te pré-

viens que depuis trois jours tu es filé par mes gens et cette maison est observée.

GEORGES, *même jeu.*

Tu ne sortiras pas d'ici !

D'AIGUEROSE

Attention ! Si tu fais un geste, je crie. Il y a du monde sur cette terrasse, des cochers qui surgiront au premier appel, ce n'est pas douteux. Écoute cependant, je veux être bon. Que ma femme me suive, et je me tais. Je te préviens seulement que tu seras l'otage. Si, rentrée chez moi, elle a la moindre velléité de rébellion, je te livre. Parle-lui, mon petit, charge-toi de la convaincre ; elle doit bien cela (*Sarcastique.*) à votre amour d'éternité. Je te donne une heure ! Adieu.

GEORGES, *les bras croisés, barrant le passage.*

Et tu crois que Louis Verdun accepte de ces marchés ?

D'AIGUEROSE

A prendre ou à laisser.

GEORGES

Et... elle ! tu la mesures donc à ta taille

D'AIGUEROSE, *faisant un pas pour sortir.*

J'ai tout dit !

GEORGES, *le repoussant violemment en arrière, et continuant à lui barrer le passage.*

Ainsi, misérable, tu la ferais juge, tu lui donnerais à choisir entre son bonheur et le plus infâme des esclavages, entre le travail, la probité que je porte en moi, et la fange que tu es — et tu ne trembles pas ! Non seulement tu m'enjoins, à moi, de défendre mon amour et ma vie, mais tu m'investis d'une mission d'humanité, et tu ne trembles pas !

D'AIGUEROSE, *voulant sortir.*

Au large !

GEORGES, *le repoussant encore.*

Tu consacres, en ton cynisme aveugle, les droits formidables de ma conscience, et tu ne trembles pas !

D'AIGUEROSE

Trembler devant tes droits de conscience ! Quand j'ai ceux du plus fort !

GEORGES, *voix sourde.*

Tu n'es pas le plus fort, — je pourrais te tuer. Vois ces mains !... (*Il marche lentement sur d'Aiguerose qui recule.*) Elles ont soulevé la misère, elles ont l'énergie de tout un passé, elles ont la puissance de toute ma haine ! D'un geste, elles te briseraient !

D'AIGUEROSE

J'appelle !...

GEORGES

Inutile. Je vais te prouver que je te méprise plus encore que je ne t'exècre. (*Il lui ouvre le passage.*) Va-t'en !... Va jusqu'au bout de l'infamie, va jusqu'au fond du crime !... Va-t'en !... Va-t'en !

D'AIGUEROSE, *se dirigeant vers le fond.*

Dans une heure !

(*Toujours dans l'angle de la pièce, au fond, à droite, Marthe, que les deux hommes n'ont point vue, n'a pas bougé. Sur les derniers mots de Georges seulement, sa physionomie a exprimé, par la mobilité hallucinée du regard, cette préoccupation : « Où faut-il que je vise ? » Et comme d'Aiguerose traverse la scène pour sortir, elle lève le*

revolver d'un geste lent, un geste d'automate, vise et et tire. D'Aiguerose, sur le seuil même de la baie, tourne sur lui-même et s'abat dans le rayon lunaire.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOCTEUR, *puis* LA BERRONNIÈRE, MADAME DE LA BERRONNIÈRE, COCHERS, DOMESTIQUES, VOISINS. *Au coup de feu, le docteur est entré dans la pièce. Il se précipite vers Marthe, simultanément avec d'Espar.*

LE DOCTEUR

Ah ! Malheureuse !... qu'as-tu fait !

MARTHE, *toujours immobile.*

Justice ! (*Rumeurs au dehors.*)

LE DOCTEUR, *lui arrachant l'arme des mains.*

Donne !... Mais donne donc !... (*Il court au cadavre de d'Aiguerose, le retourne vivement sur le dos, lui met le revolver dans la main droite. Puis, il*

se penche et semble ausculter le mort. La Berronnière et madame de La Berronnière, puis les cochers, puis les voisins ont envahi la terrasse et s'approchent. Rumeurs. Se relevant.) Une balle dans la tête. C'est fini !

MARTHE, *voulant faire un pas.*

Je...

GEORGES, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi... Tais-toi...

LE DOCTEUR, *d'une voix forte.*

Il faudrait une civière ! Cet homme s'est tué !

ET LE RIDEAU TOMBE

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BINDING SECT. DEC 30 1969

PQ
2621
I7M3
Kistemaeckers, Henry Hubert
Alexandre
Marthe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 11 04 12 015 5